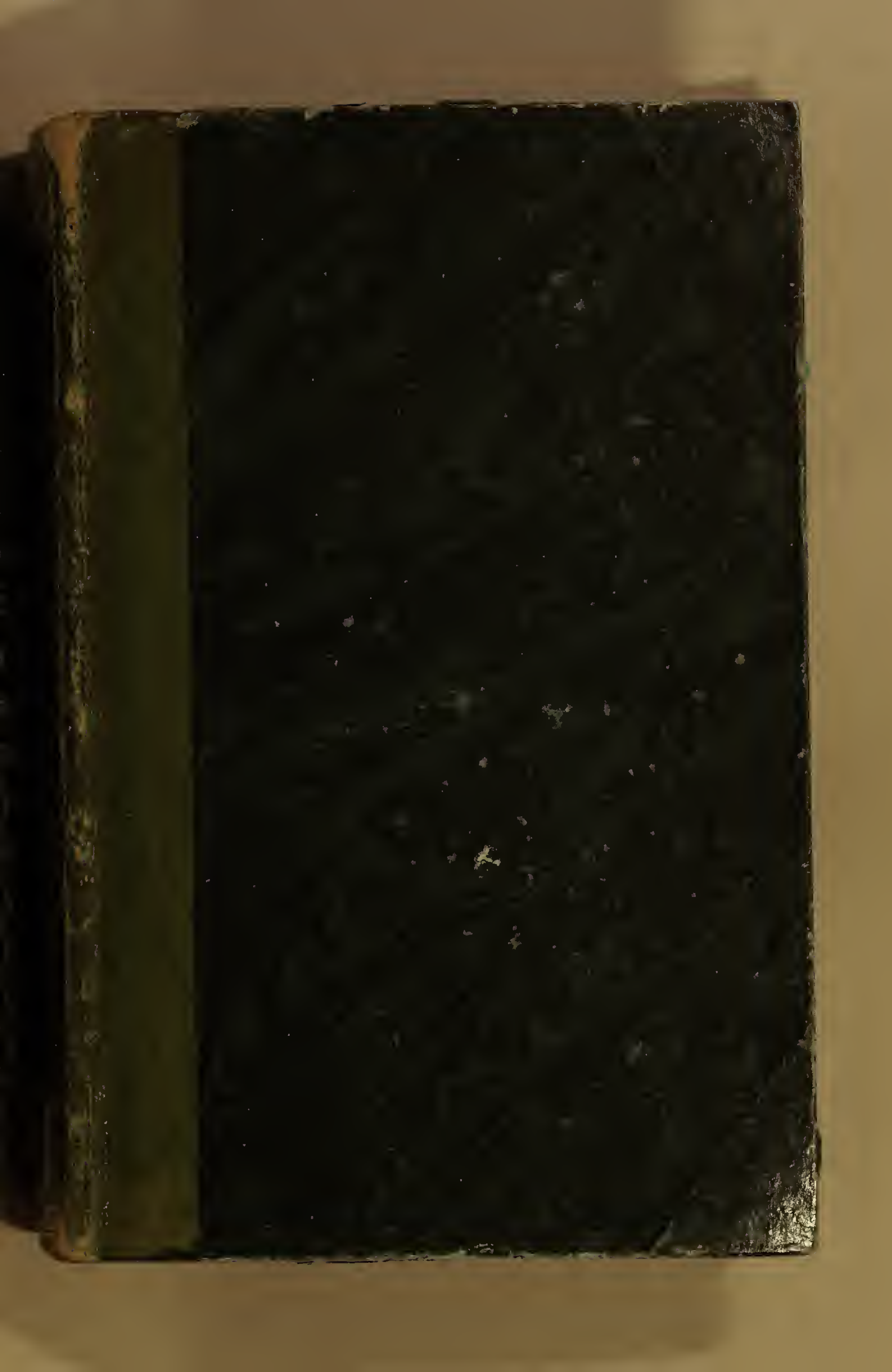


Autheurs

1. Pierre Blaud 1774-1853 (Mémoire sur les maladies chlorotiques)

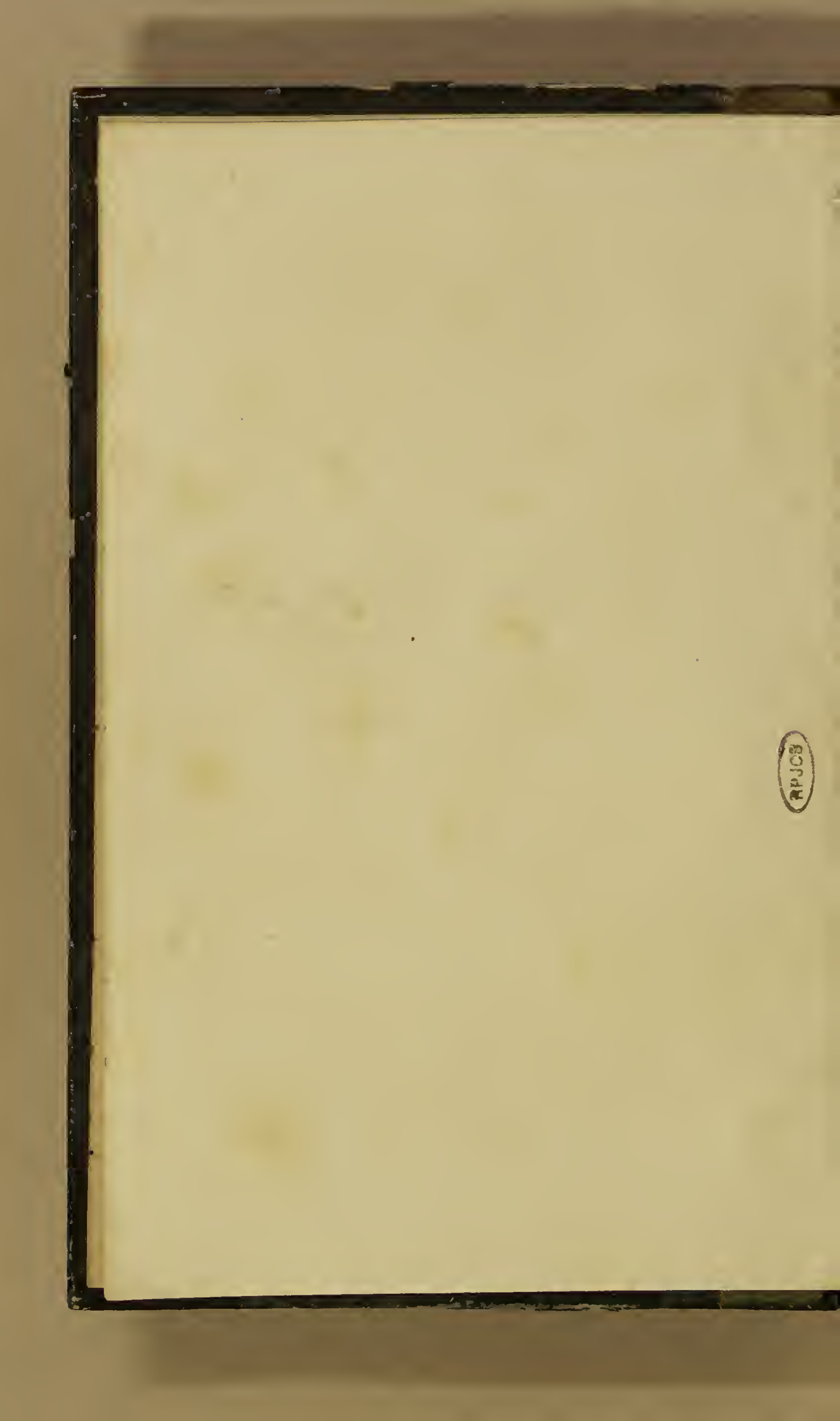
2. L'Abbé Roman

Till

Gustaf Bergmark

19 29/5 46

från vännen Erik Waller


RPJCB

L'ART MÉDICAL,

OU

LES VÉRITABLES MOYENS DE PARVENIR EN MÉDECINE;

POÈME

ACCOMPAGNÉ DE NOTES;

PAR

L'AUTEUR DE LA PHYSIOLOGIE PHILOSOPHIQUE.

Οὐσία πᾶν ἐστι...

Quiconque est riche est tout...

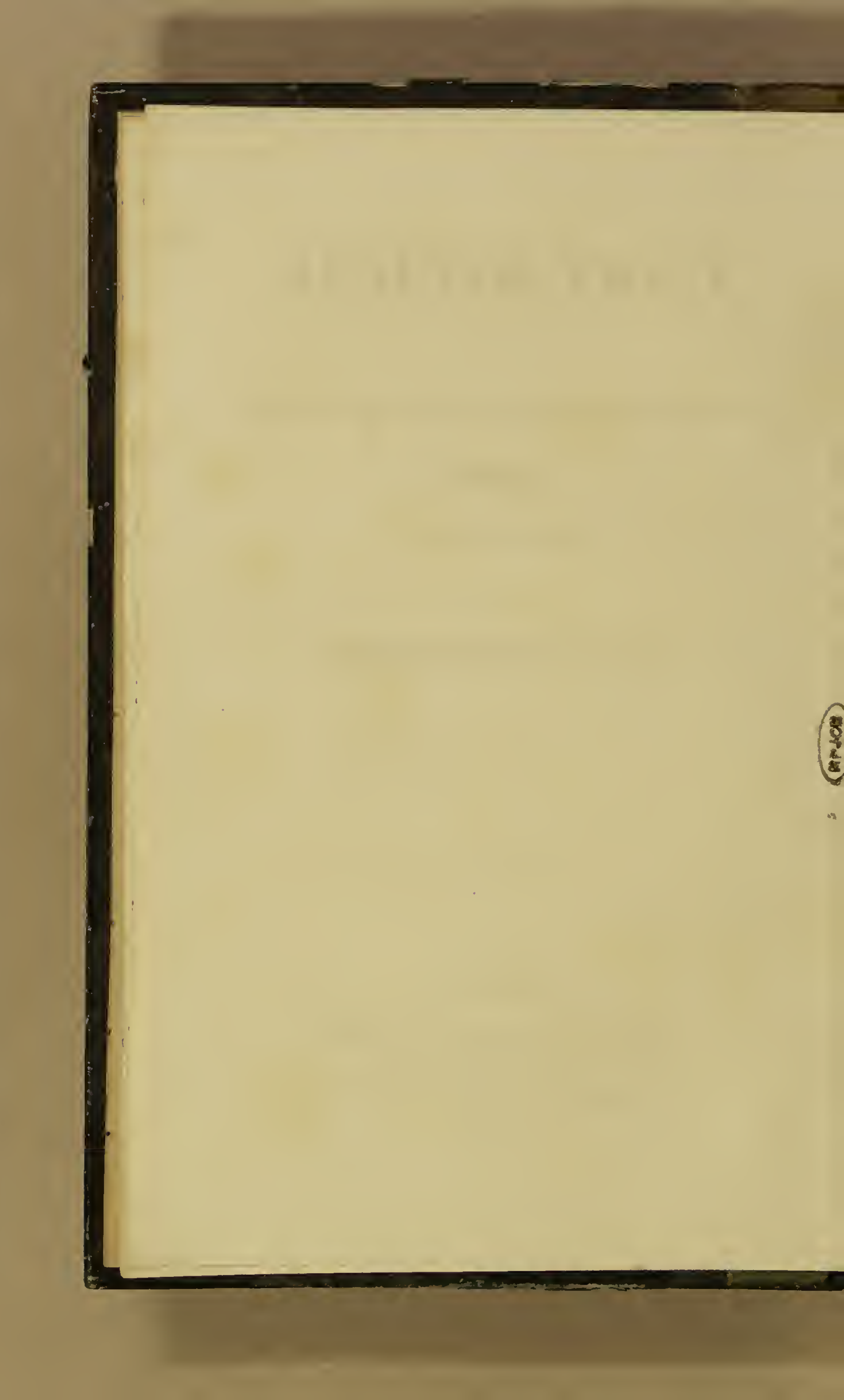


CHEZ GERMER-BAILLIÈRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 17.

ET CHEZ DENTU, LIBRAIRE, PALAIS ROYAL.

1843.



A

TOUS LES JEUNES DOCTEURS

PRÉSENTS ET A VENIR.

SALUT !

Je viens vous apprendre à vous illustrer, et à amasser de grands biens, dans la pratique de votre art, sans le secours de la science!...

« Oh ! oh !... qu'est-ce à dire ? » Allez-vous vous écrier.

Oui, mes amis ! sans que le savoir y concoure le moins du monde ; ce qui vous sera fort commode assurément ; et fussiez-vous les plus ignorants de tous vos confrères, je veux vous en rendre bientôt et les plus riches et les plus renommés.

Oh ! les belles et utiles leçons que je vais vous donner, et qui vous seront cent fois, mille fois plus profitables que celles que vous avez déjà reçues !!!....

On vous a enseigné, j'en conviens, à guérir, ou à soulager les malades, et cela est fort beau, sans doute ; mais les moyens de les attirer, de les cap-

tiver, d'en retirer de gros salaires, vous les a-t-on indiqués?... dites!.... et c'est cependant une science bien autrement importante pour vous, que celle que vous avez acquise....

Il me semble vous voir, la rougeur au front, pleins de colère, en lisant ces lignes, et tout prêts à jeter loin de vous mon livre avec mépris.

Calmez-vous, je vous prie et répondez-moi :

Pensez-vous pouvoir, par votre science seule, je ne dirai pas captiver la fortune et acquérir de la renommée, puisque ce sont là des objets que vous dédaignez, mais vous créer une nombreuse clientelle, et, par conséquent, vous rendre fort utiles à l'humanité, ce qui est l'unique objet de vos désirs philanthropiques?

Oui, sans doute, allez-vous me répondre, avec une confiance pleine de candeur.

Hé bien, détrompez-vous ; au XIXe siècle, et l'expérience est là pour vous l'apprendre, la science ne vous suffira point pour arriver à ce but si désiré.

Que faut-il donc encore ?....

Ce qu'il faut ?.... C'est *l'art d'éblouir*, sans lequel cette science est méconnue, délaissée, et condamnée à languir dans l'obscurité.

Et c'est cet art important, admirable, sublime, d'où dépend la gloire et la fortune d'un médecin, que je vais vous enseigner ;

Art doublement profitable, à vous d'abord, si vous le voulez, et ensuite à l'humanité, à qui vous rendrez des services d'autant plus multipliés, que le nombre de vos clients sera plus considérable.

Cet ouvrage n'est donc pas tant à dédaigner, ni aussi digne de mépris que vous pouviez le croire ; et vous voilà sans doute un peu réconciliés avec moi.

Puissiez-vous le distinguer parmi ceux qui vous sont offerts tous les jours, et qui vous seront, sans contredit, bien moins utiles !

Épître Dédicatoire.

AUX MÂNES

DU VÉNÉRABLE ET ILLUSTRISSIME

DOCTEUR P.**** (1)

Vous qui nous avez appris
Comment un Docteur, en France,

(1) Le Dr. P...., ce type-monstre des enfants gâtés de la fortune, est mort, depuis la composition de cette épître, comblé, accablé, écrasé d'honneurs et de biens, qu'il devait, sans doute, à son grand savoir, mais surtout à son grand savoir-faire. C'est donc à ses mânes que je me vois, hélas! forcé de l'adresser.... puissent-ils accueillir favorablement un si juste et si flatteur hommage!

Peut se passer de science
Pour captiver les esprits ;
Vous qui, fixant la fortune
Par le secours sûr et prompt
D'une adresse peu commune,
Avez su laver l'affront
Dont la misère importune
Faisait rougir votre front ;
C'est à vous que je dédie
Ce cours d'Iatronomie
Où vous avez grande part ;
Sujet que votre génie,
Lorsqu'il nous parlait sans fard,
Nommait, sans cérémonie,
La politique de l'art.

Il paraît sous vos auspices ;
Puisse-t-il de vos novices
Être lu, relu, médité !

Ils apprendront, dans ce livre,
Le chemin qu'ils doivent suivre,
S'ils cherchent la célébrité.





L'Art Médical,

POÈME.

CHANT PREMIER.

I.

C'est en vain qu'en ce siècle un imprudent Docteur
Aura pu de son art atteindre la hauteur :
Si, dans ses longs travaux mettant sa confiance,
Il pense s'illustrer par sa seule science,
S'il ne sait y mêler un éclat emprunté,
Qu'il s'attende à languir dans son obscurité.

2.

II.

O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez de Galien la carrière épineuse,
De l'amour de votre art trop vivement épris,
N'allez pas nuit et jour pâlir sur ses écrits.
Craignez d'un vain savoir les trompeuses amorces,
Et dirigez ailleurs votre esprit et vos forces;
Il est, pour captiver les faciles humains,
Et des moyens plus sûrs, et de plus courts chemins.

Si donc pour la fortune et pour la renommée
D'une brûlante ardeur votre âme est enflammée,

Pour voir à vos désirs les destins asservis
Suivez de point en point mes utiles avis.

III.

Puissante Déité qui gouvernes la terre,
Qui reçois plus d'encens que le Dieu du tonnerre,
Que l'on voit tous les jours, d'un choix judicieux,
Combler de tes faveurs les plus audacieux,
Viens éblouir mes sens! viens enivrer mon âme!
De l'amour de tes dons fais-y briller la flamme,
Fortune, inspire-moi! trace-moi, dans ces vers,
De ton temple sacré les sentiers si divers!
Dis-moi tous ces moyens dont l'heureuse alliance
Peut, dans l'art de guérir, tenir lieu de science,

Ceux surtout qui, doués d'un merveilleux pouvoir,
Attirent les clients bien mieux que le savoir.
Peins-moi tous ces Docteurs qui, par tant d'artifices,
Ont enfin su te plaire, et fixer tes caprices,
Et qui, laissant loin d'eux leurs timides rivaux,
Ont reçu de tes mains le prix de leurs travaux.
Apprends-moi tous les soins dont ils ont su l'usage,
Leurs ruses, leurs détours, leur maintien, leur langage;
Et vous, ô d'Esculape avides nourrissons,
Sachez mettre à profit ces utiles leçons!

IV.

Je sais que des esprits, frondeurs par caractère,
Hérissés des rigueurs d'une morale austère,

Viendront, à tout leur fiel donnant un libre cours,
Censurer à l'envi mes plus sages discours.
« Fuyez, vous diront-ils, des maximes pareilles!
» Fermez à ces leçons vos yeux et vos oreilles!
» Quoi! du joug de l'honneur prompt à vous affranchir,
» Sous celui de Plutus on vous verrait fléchir,
» Courir à ses faveurs par des chemins obliques,
» De ses temples, sans honte, assiéger les portiques,
» L'accabler nuit et jour de vœux avilissants,
» Pour obtenir enfin quelques dons flétrissants !
» Ah! fuyez ces moyens, dont la vertu s'irrite,
» Et ne cherchez d'appui que dans votre mérite! »

Certes ces beaux discours seraient du plus haut prix
Si la saine raison éclairait les esprits,
Si l'on ne voyait point l'orgueilleuse ignorance
Éclipser si souvent la modeste science,

Et si le vrai mérite, en tous lieux honoré,
Partout au faux savoir se voyait préféré.

Mais lorsque le public, aveugle en ses suffrages,
Semble prendre plaisir à l'accabler d'outrages,
Que, pour le faux brillant vivement prévenu,
Il laisse le savoir, qui languit inconnu,
Dites-moi, qui pourrait, sans insigne folie,
Voyant par tant d'affronts la science avilie,
Espérer, par de longs et pénibles travaux,
D'attirer les clients, d'éclipser ses rivaux?...

Non, non, n'écoutez point la raison trop sévère!
N'est-ce point la fortune à qui vous voulez plaire?
A ses ordres sacrés montrez-vous donc soumis,
Pour obtenir les biens que je vous ai promis.

V.

Gardez-vous d'habiter le lieu qui vous vit naître!...
C'est de tous mes conseils le plus sage peut-être.
Quel que soit le savoir qu'un Docteur ait acquis,
Il ne sera jamais prophète en son pays;
Tandis que vous voyez combien le peuple honore
Ce Docteur étranger, qui, brillant météore,
Fixe tous les regards, éblouit tous les yeux,
Et fait de son éclat pâlir ses envieux.

Hélas! l'esprit humain est fait de cette sorte,
C'est vers l'illusion que son ardeur l'emporte.

Respectez ses erreurs ; sans doute il vous suffit
De les connaître assez pour les mettre à profit.

VI.

Qu'est devenu ce temps d'agréable mémoire,
Où l'habit, d'un Docteur faisait toute la gloire !
Avec la robe longue et le bonnet carré
A l'égal d'Esculape il était révéré....

Quel éclat répandait cette noble perruque
Tombant en longs anneaux au-delà de la nuque !
Ornement important qui, plein de dignité,
Donnait à l'ignorance un air de majesté !

De ces ajustements si la mode est passée,
Du moins ayez toujours présent à la pensée
Qu'il faut les remplacer par quelque heureux dehors
Capable d'éblouir dès le premier abord.

Ainsi, pour éclipser tous vos jeunes confrères,
De quelque vieux Docteur empruntez les manières;
Marchez à pas comptés, et rappelez-vous bien
D'avoir l'air de penser en ne pensant à rien.

Mêlez, dans vos habits, le luxe à l'élégance;
Qui pourrait dire ici leur magique influence?....
Ils peuvent tenir lieu du plus profond savoir;
Tant sur l'esprit du peuple ils ont pris de pouvoir!
Que votre linge, frais, d'une toile légère,

Semble à peine sorti des mains de la lingère ;
Montrez-vous au public galamment habillés ;
Que par les mains d'Humann vos habits soient taillés;
Parfumez vos cheveux, soignez votre coiffure,
Et de riches bijoux ornez votre parure ;
La canne à pomme d'or, l'éclat d'un diamant,
Forment d'un médecin le plus bel ornement.

Joignez à ces moyens l'élégant équipage ;
Les mœurs de notre siècle en réclament l'usage.
Le succès d'un Docteur ne peut être complet.
Sans la demi-fortune, ou le cabriolet.

VII.

La parure sans doute est un dehors utile,
Puisqu'elle fait d'un sot un médecin habile.
Toutefois il existe un autre ajustement
Qui pourra vous servir d'heureux déguisement :
C'est dans les vêtements un air de négligence,
Une malpropreté qui tient à la science :
Car il est des Docteurs chez qui la saleté
Exprime les degrés de leur habileté.
Des méditations des lois de la nature
Ils ne descendent point aux soins de leur parure.
Vous pourrez emprunter ce dehors décevant
Comme un moyen aisé de paraître savant.

Voyez combien Cléon a, par cet artifice,
Su rendre à ses désirs la fortune propice :
Ses cheveux en désordre et son linge crasseux,
Se trouvent assortis à son habit poudreux,
Où vingt taches au moins, largement étendues,
Sur un tissu rapé se montrent répandues.
A cet extérieur, que je peins trait pour trait,
Il sait joindre avec art un air pensif, distrait,
Et, bien loin de blâmer sa sale négligence,
Chacun y voit l'effet d'une haute science
Qui de frivoles soins tient l'esprit éloigné,
Et laisse à l'ignorance un luxe dédaigné.

VIII.

Votre maître Hippocrate a dit dans quelque ouvrage:
» Parlez peu ; le silence appartient au vrai sage ;
» Que vos discours soient clairs, simples, sans ornement.»
Suivre de tels conseils, c'est agir follement.
Parlez peu, vous-dit-il ! bon Dieu ! quelle sottise !...
Le silence est souvent l'effet de la bêtise,
Et l'on pourrait penser, si vous ne disiez mot,
Sans nul autre examen, que vous n'êtes qu'un sot.
Les trop simples discours rarement savent plaire ;
Ils ne font que glisser sur l'esprit du vulgaire,
Qui, si l'on ne lui donne un fort ébranlement,
Reste dans le repos, ou se meut faiblement,

Ne vous montrez donc point avares de paroles,
Et, pour donner du lustre à vos raisons frivoles,
Des grands mots de votre art parsemez vos discours;
Vous verrez les effets d'un si puissant secours.

IX.

Sans doute on vous a dit que, par la modestie,
On orne le savoir, on désarme l'envie....
Mais enfin, ce mérite, il faut donc le cacher ?...
S'il demeure inconnu, viendra-t-on le chercher?
Vous êtes fort savant; mais suffit-il de l'être?
Je vous dirai tout net qu'il vaut mieux le paraître.
L'ignorant qui se vante est toujours préféré
Au savant trop modeste, et qui vit ignoré.

Je connais Lysimon; j'avoue, en conscience,
Que nul ne le surpasse en talent, en science;
Mais je sais que, cachant lui-même son savoir,
Ses amis savent seuls tout ce qu'il peut valoir,
Et que, malgré les fruits de la plus longue étude,
Les cliens ne vont pas troubler sa solitude.

Voilà de la pudeur les effets malheureux !....
Ah! craignez pour vous-même un sort si rigoureux !
La fortune sourit à qui sait se conduire :
L'art de la captiver est l'art de se produire.
Montrez-vous au grand jour, partout, à tout instant:
La Gloire vous appelle, et Plutus vous attend.

X.

Je sais que votre esprit n'est point mûri par l'âge,
N'importe, en débutant, écrivez quelque ouvrage,
Et pour le moindre objet faites vous imprimer.
Le plaisir d'être Auteur a bien de quoi charmer.
Considérez d'ailleurs que le public s'empresse
D'appeler les Docteurs qui font gémir la presse,
Que chacun, admirant ces fertiles esprits,
Estime leur savoir au poids de leurs écrits.

Si d'un illustre Auteur l'art déplore la perte,
Et célèbre son nom pour quelque découverte,

Ecrivez aussitôt sur le même sujet,
Dites que vous avez éclairci cet objet,
Que l'Auteur a commis des erreurs fort grossières
Dont l'évidence est due à vos seules lumières,
Et que, sur tous ces points, la méditation
Vous a fait parvenir à la perfection.
Assurez qu'héritier de toutes ses pensées,
Dans un ordre nouveau vous les avez classées;
Qu'étant son seul ami, son secret confident,
Il vous légua de faits un recueil abondant,
Que vous-même, brûlant d'amour pour la science,
Vous y joignez les fruits de votre expérience;
Et vous saurez combien ce moyen, quoique usé,
Peut séduire l'esprit du public abusé.

Que l'érudition dans vos pages fourmille;
C'est par cet ornement surtout qu'un auteur brille.

Vous verrez tout à coup cet éclat emprunté
Jeter sur votre nom la plus vive clarté.

Un des savants auteurs de ce Dictionnaire
Des secrets de votre art vaste dépositaire,
Pourra , dans ses écrits , amplement vous offrir
Des modèles brillants dans l'art de discourir.
Aggrandir son sujet est sa noble manie;
Il ne suffit jamais à son vaste génie.
Il sait l'entre-couper de cent objets divers.
D'Homère et de Virgile y marier les vers,
Il sait y joindre aussi, par une heureuse adresse,
Ovide, Martial, et Lucain, et Lucrèce.

Mais s'il excelle ainsi dans les digressions,
Il ne brille pas moins par ses citations;

De mille noms d'Auteurs le pompeux étalage
Vient donner de l'éclat jusqu'à son moindre ouvrage.
Il cite Vanswinden, et Kircher, et Tentzel,
Burgraw, Maxwell, Windig, et l'arabe Algazel,
Glaubrecht et Lucien, Tibulle et Théocrite,
Weber, Klœrich, Bauer, Unzer et Démocrite,
Paracelse, Aristote, et Plutarque, et Platon,
Campanella, Brucker, Crollius et Caton,
Josephe, Gaffarel, Elzer, Héliodore,
Beniveni, Méad, Osterwald, Pythagore,
Alberti, De Haën, Adair, Ælianus,
Apulée, et Montaigne, et Vindicianus.
De l'érudition épuisant tout le faste,
Il y joint Bartholin, Smith Berton, Théophraste,
Minutius Félix, Justin, Tertulien,
Pline, Cyprianus, Peucer, et Galien.
Mon esprit fatigué cherche en vain une pause;
Il faut que je parcoure Avicenne, Fulgose,

Longius, Vanhelmont, Roullier, et cætera,
Et je me sauve à peine à travers Zoara.

Usez, dans vos écrits, de ce charlatanisme
Qui puise ses succès dans le néologisme;
Art magique où l'objet du mot tire son prix,
Où ce mot, quoique obscur, éblouit les esprits.
Combien de médecins, tous fameux dans l'histoire,
Ont, par cet art trompeur, su rehausser leur gloire!
Et, de nos jours, combien de Docteurs de renom
Ont ajouté par lui de l'éclat à leur nom!
D'ailleurs rien n'est plus propre à mater un confrère,
A le stupéfier, le forcer à se taire,
Lorsque, tout ébahi de ces récents travaux,
Ignorant la valeur de tous ces mots nouveaux,
Aux appels d'un rival ne sachant que répondre,
En face d'un client il se verra confondre.

Mais, pour que ces effets puissent être éprouvés,
Il faut des mots longs, durs, et du grec dérivés.
Ainsi *Cardiarctie*, *Acardiosthénie*,
Dysorganomorphie, *Artériectasie*,
Et mille autres encor que je pourrais citer,
Sont des expressions qu'il vous faut imiter.

Dans vos citations, pour acquérir du lustre,
Appelez *votre ami* quelque écrivain illustre.
Bien que vous lui soyez à peu près inconnu,
Par l'appui de son nom vous serez soutenu,
Et l'éclat qu'il répand, illustrant votre ouvrage,
Pourra le préserver de tout fâcheux outrage.

Mais pour mieux le sauver des rigueurs du destin,
Employez d'un ami l'officieuse main;
Qu'il soit, dans les journaux, votre panégyriste;
Achetez, s'il le faut, la voix du journaliste,
Et votre heureux écrit, par leur plume vanté,
Se verra chez Germer par la foule acheté.

Si, contre tout espoir, l'édition entière
Au fond du magasin séchait dans la poussière,
Sachez habilement la ramener au jour,
Et, dans votre préface, usez de ce détour :
Témoignez au public votre reconnaissance
De l'accueil que l'écrit reçut à sa naissance;
Dites que vous avez, dans cette édition,
Tout fait pour mériter son approbation;
Que, de vos propres mains avec soin corrigée,

Elle est de toute erreur exactement purgée;
Que votre ouvrage, enfin, mûrement réfléchi,
De mille objets nouveaux s'est encore enrichi....
Bientôt, par ce discours trompeur, mais nécessaire,
Germer aura vendu son dernier exemplaire.

XI.

Certes dans mille maux vos succès glorieux
Attestent que votre art est émané des Dieux.
Mais très-souvent aussi, trompant votre espérance,
Le sort capricieux trahit votre science.
Vous n'irez pas alors, d'un esprit de travers,
Vous charger follement du poids de vos revers.
Si, dans votre art, aux yeux d'une foule charmée,

Un succès suffit seul à votre renommée,
Un seul revers aussi peut bien la renverser,
Et le moindre rival viendrait vous éclipser.
Pour sauver votre nom d'une fâcheuse injure,
Accusez hautement l'innocente nature,
Quelque élément nuisible, et le malade aussi,
Car vous ne craindrez pas qu'il vous démente ici....
Vous connaissez Phocas, qu'on porte jusqu'aux nues;
Il n'a su prospérer qu'en cachant ses bévues.

XII.

Hippocrate voudrait, dans sa sévérité,
Qu'un Docteur ne trahit jamais la vérité!....

Hippocrate a laissé de beaux conseils à suivre ;
Nul ne peut comme lui vous apprendre à bien vivre ;
Mais notre homme était riche, et je crois fermement
Qu'il aurait, sans ses biens, pensé tout autrement.

Laissez, laissez bien loin sa morale importune,
Si votre âme en secret brûle pour la fortune !
Pour un si doux objet vous pouvez consentir,
Secouant toute honte, à tromper, à mentir.
Et si pour mes conseils vos cœurs étaient de glace,
Ou qu'il fallut ici ranimer votre audace,
Je pourrais vous citer mille exemples fameux
De Docteurs enrichis par un mensonge heureux.

Ne connaissez-vous point ce médecin habile,
Ce Dorval si célèbre à la Cour, à la Ville?
S'il n'avait su mentir il serait ignoré;
Lui-même vous l'a dit; le fait est avéré. (1)

Il était arrivé du fond de sa province
Très-pourvu de savoir, mais en ducats fort mince,
Et, comme sans argent le renom est petit,
Il faisait maigre chère ayant grand appétit.

Enfin, pour le tirer de sa misère extrême,
Son esprit lui fournit cet heureux stratagème:
Il va, toutes les nuits, un falot à la main,
Réveiller les portiers du faubourg Saint-Germain,

(1) Voyez le Dict. méd. t. IV. pag. 548.

Et, d'une voix tonnante animant son langage,
Il trouble le repos de tout le voisinage:
» Holà ! quelqu'un ! holà ! dépêchez ! ouvrez-nous !
» Le célèbre Dorval, parlez ! est-il chez vous ?
» De grâce ! dites-lui que pour une princesse
» On réclame ses soins.... courez ! le danger presse...»
Puis il fait du Docteur un éloge pompeux,
Et leur apprend quel est ce médecin fameux.
Enfin en peu de jours la renommée agile
Répand de tout côté son nom, son domicile;
Tout Paris le réclame; on se l'arrache; on meurt
Plutôt que de guérir par un autre Docteur.

Un autre médecin que Gassicourt vous cite, (1)
Dans certaines maisons vivait en parasite.

(1) Voyez le Dict. des sciences méd. t. IV. pag. 549.

A la fin du dîner un fidèle valet,
D'un air mystérieux lui glissait un billet,
Et lui disait tout bas quelques mots à l'oreille.
« A-t-on vu servitude à la mienne pareille ?...
» Peste soit du malade et du billet remis !....
» Je ne puis un moment être avec mes amis,
» S'écriait le Docteur d'un ton plein de colère ;
» Art maudit! dur métier! qu'as-tu donc pour me plaire?»
Ensuite il s'esquivait en demandant pardon.
Chacun, à ce billet, à ces mots, à ce ton,
A son air de dépit, à sa prompte retraite,
Croit qu'il ne peut suffire aux malades qu'il traite,
Qu'il est, en ce moment, dans cent lieux attendu,
L'admire...., mais le plaint d'être si répandu.

Phision, dont le temps avait mûri la ruse,
Vieux renard que se plait à célébrer ma muse,
Se trouvait à Toulouse à cause d'un procès
Dont il était venu poursuivre le succès.
Afin que son séjour fut doublement utile,
Il fait tambouriner plusieurs fois dans la ville
Son chien, bel épagneul, qu'il dit avoir perdu,
Et promet six cents francs à qui l'aura rendu.

Six cents francs pour un chien! la chose est peu commune;
Ce Docteur doit avoir une immense fortune;
Il doit par conséquent être aussi fort savant,
Car l'or suit le savoir, du moins le plus souvent.

Du public ébloui telle fut la pensée.
Le tour eut plein succès; une foule empressée,

Dans ce piége tendu d'une adroite façon,
Donne tête baissée, et mord à l'hameçon.
Hydropiques, fiévreux, graveleux, cachectiques,
Goutteux, rhumatisants, vaporeux, asthmatiques,
Assiégent sa maison du matin jusqu'au soir,
Et dans son coffre l'or ne cesse de pleuvoir.

Encore un trait frappant qui pourra vous apprendre
Le succès qu'on obtient quand on sait bien s'y prendre.
Un habile Docteur, qui visitait Paris,
Par la voix des journaux fit publier l'avis :
« Que, malgré la chronique, il était plein de vie,
» Que même de mourir il n'avait nulle envie,
» Voulant soigner encor les malheureux humains,
» Guéris de tant de maux par ses habiles mains. »

De ce piége grossier bien des gens se moquèrent ;
Mais, selon ses désirs, tant de sots y tombèrent,
Que, dans son domicile avec soin indiqué,
Comme un dieu par la foule il se vit invoqué.



NOTES DU CHANT PREMIER.



DU CHANT PREMIER.

NOTE Ire.

C'est en vain qu'en ce siècle un imprudent Docteur
Aura pu de son art atteindre la hauteur ;
. . . .

Pages 19 et 20, vers 1 à 12.

Que ces quelques emprunts que j'ai faits à Boileau, notre illustre maître, donnent du relief à ce beau passage, par la manière dont je les ai mis en œuvre, et qu'ils y sont bien ajustés ! Voyez comme j'ai su me les

approprier, et les rendre par là légitimes ! non, jamais plagiat ne fut plus louable, ou ne mérita plus d'être pardonné.

Mais remarquez surtout la vérité des idées qu'il renferme, et les bons conseils que je me plais à vous donner. J'affirme, et je vous le démontrerai plus tard, que le savoir dépourvu de tout ornement artificiel, est presque toujours méconnu, et l'on voudrait que les médecins ne cherchassent pas à le parer ! et l'on blâmerait, l'on diffamerait même ce qu'on appelle Charlatanisme, qui n'est, en réalité, que l'art si essentiel de le faire valoir !... quelle injustice !

NOTE II.

Craignez d'un vain savoir les trompeuses amorces,
Et dirigez ailleurs votre esprit et vos forces.
Il est, pour captiver les faciles humains,
Et des moyens plus sûrs, et de plus courts chemins.

Page 20, vers 5, 6, 7 et 8.

Sans doute, et j'ai grandement raison ; l'art est long, ἡ τέχνη μακρὴ, Hippocrate l'a dit ; or, si d'une part, la

science est longue à acquérir, et que, toute seule, elle serve à si peu de chose, tandis que, d'une autre part, mille voies plus faciles et plus heureuses sont ouvertes à tous les Docteurs jaloux de captiver la fortune, quel sera l'insensé, je vous le demande, qui ne préférera point celles-ci, au chemin si long, si rude, si pénible, d'un stérile savoir ?

NOTE III.

Puissante Déité qui gouvernes la terre,
Qui reçois plus d'encens que le Dieu du tonnerre,

Cette invocation sublime est une véritable inspiration, voyez avec quelle verve, quelle chaleur, quel feu, j'ai supplié la Déesse, et ne vous étonnez pas de toutes les belles choses qu'elle m'a révélées, et de tous les moyens de la captiver qu'elle a bien voulu m'apprendre.

NOTE IV.

Gardez-vous d'habiter le lieu qui vous vit naître !
C'est de tous mes conseils le plus sage peut-être.

Page 25, vers 1 et suivants.

Comment un Docteur, quelle que soit sa science, pourrait-il prospérer dans son pays natal, où tout le monde le connaît de longue main, où l'on ne peut que très-difficilement réformer l'idée primitive qu'on en avait, et reconnaître son mérite, où enfin ses amis mêmes se plaisent, par amour-propre, à ne pas l'élever au-dessus d'eux sous le rapport des qualités de l'esprit ?

Oh ! que le sort d'un Docteur étranger est différent, surtout s'il vient d'une contrée éloignée. Il n'a, lui, point d'obstacles à vaincre, point de préjugés à détruire ; il ne trouve point d'amour-propre que sa présence irrite ; tout le monde au contraire, concourt à sa renommée, et lui attribue un mérite que souvent il n'a pas. En un mot, c'est un véritable météore qui éblouit tous les yeux....

Combien n'y a-t-il pas de Docteurs qui ne doivent leur réputation qu'à cet heureux prestige !

NOTE V.

Mêlez, dans vos habits, le luxe à l'élégance.

Page 27, vers 9.

Rien ne donne du relief à un Docteur comme l'éclat de la parure ; il y puise je ne sais quelle assurance qui impose, une apparence de savoir qui subjugue, un certain air de supériorité capable d'intimider et de rendre muet tout pauvre confrère qui viendrait s'y frotter ; ce qui est de la plus grande importance dans la pratique de votre art.

Le bonhomme d'Hippocrate, lui, qui n'avait que le savoir en tête, blâmait beaucoup un ajustement trop recherché, il recommandait même expressément à ses disciples de fuir ceux qui se paraient d'une manière trop brillante : κἢν γὰρ ἔωσιν, leur disait-il, ὑπερηφανέως κεκοσμημένοι

πολὺ μαλλõν φευκτέοι, καὶ μισητέοι τοῖσι θεομένοισιν εἰσιν (1); c'est-à-dire, plus ils sont mis somptueusement, plus ceux qui les voient doivent les haïr et les éviter.

Mais, je vous le demande, blâmer la parure, n'est-ce pas là la plus grande des sottises ? L'habit ne fait pas le moine, dit-on ; c'est fort bien. Mais combien d'imperfections, de défauts, de vices même ne voile-t-il pas ? et les belles qualités, n'en reçoivent-t-elles pas un nouveau lustre ? Enfin dans presque toutes les circonstances heureuses où nous nous trouvons par l'effet de notre commerce avec les hommes, n'en sommes-nous pas redevables à notre ajustement ?

Aussi fais-je des vœux ardents pour qu'une profession qu'un sot préjugé a placée dans le bas étage de l'édifice social, l'art du tailleur enfin, prenne le rang élevé et honorable qui lui est dû, et soit mis, en reconnaissance de ses éminents services sociaux, et par une sorte de récom-

(1) Ιππ. Περὶ εὐσχημοσύνης. Hippocrate. De la décence dans l'ajustement.

pense nationale, au nombre des professions les plus considérées, les plus honorées, les plus libérales; et on y viendra.

NOTE VI.

Des grands mots de votre art parsemez vos discours;
Vous verrez les effets d'un si puissant secours.

Page 32, vers 3 et 4.

Témoin ces Docteurs, discoureurs habiles, qui sont l'objet de l'admiration de leurs clients, pour la savante peinture qu'ils leur font de tous les ressorts de la machine humaine, de toutes les fonctions qu'elle exerce, de tous les désordres qui y surviennent, en ayant grand soin de remplir leurs discours des mots si imposants de leur art.

NOTE VII.

Montrez-vous au grand jour, partout, à tout instant:
La Gloire vous appelle, et Plutus vous attend.

Page 33, vers 11 et 12.

Le Docteur P... connaissait tous les avantages d'une pareille conduite. A l'arrivée des Ambassadeurs étrangers, il ne manquait jamais d'aller se faire écrire à leurs hôtels, et d'ajouter à son nom le titre de *médecin du corps diplomatique*. Aussi, pendant tout le cours de sa longue carrière, est-il resté le médecin de tous les Représentants des différentes Cours de l'Europe. Et Dieu sait quelle riche et brillante clientelle cela lui a valu!

NOTE VIII.

Je sais que votre esprit n'est point mûri par l'âge;
N'importe, en débutant écrivez quelque ouvrage.

Page 34, vers, 1 et 2.

Ce conseil est des plus importants : une production littéraire est un gage assuré de réussite. En effet, qu'un médecin écrive un livre, et le fasse imprimer; quelque méchant que soit son ouvrage, toujours est-il qu'il est *Auteur;* et, à coup sûr, ce titre seul lui vaudra une nombreuse clientelle, surtout s'il a soin de répandre partout son œuvre, et de l'adresser à tout le monde *comme un témoignage d'estime et de considération*. La mauvaise fortune ne sera plus à craindre pour lui; quoiqu'il advienne, quelles que soient ses bévues, il pourra se réfugier auprès de son livre, comme dans un asile impénétrable à toutes les calomnies et à toutes les vérités.

NOTE IX.

Que l'érudition dans vos pages fourmille.

Page 35, vers 15.

L'érudition est, à un ouvrage médiocre, ce qu'est l'art de *mettre en œuvre* à un diamant sans éclat. Au siècle où nous vivons, c'est un air de science qu'il importe d'avoir, plutôt que la science elle-même. L'érudition est si utile sous ce rapport, elle éblouit tellement l'esprit du lecteur, que les plus grandes sottises ne sont point aperçues, étant comme noyées dans sa merveilleuse lumière.

NOTE X.

D'ailleurs rien n'est plus propre à mater un confrère,
A le stupéfier, le forcer à se taire.

Page 38, vers 11 et 12.

L'influence du néologisme sur la réputation d'un Auteur est immense. Il répand sur son ouvrage une sorte d'obs-

curité que les lecteurs superficiels, et ils sont les plus nombreux, prennent aisément pour de la profondeur ; et en même temps, chose merveilleuse ! il y jette un éclat scientifique qui en rehausse singulièrement le prix.

Mais c'est surtout dans la pratique de l'art que les mots nouveaux, sorte de talismans, sont d'une grande puissance. Ils coupent court et net la parole à un pauvre confrère qui n'a pas le bonheur de les comprendre ; ils l'atterrent, ils le pétrifient ; c'est un homme mort.

Voyez ce qui arriva à ce malheureux médecin de province, qui décrit lui-même sa défaite et sa honte dans la lettre qui suit :

A Monsieur le Rédacteur du Journal de Médecine et de Chirurgie pratiques.

MONSIEUR,

« Désirant prendre un peu de repos après une pratique de quinze ans, je quittai mes malades, et arrivai furtive-

ment à Paris à l'insu d'une clientelle exigeante. . . . . .
Le hasard me conduisit à la *Pitié* dans le service de M. P... Quelques élèves entouraient un lit qu'avait déjà visité le Professeur. M'approchant d'un jeune homme qui portait les insignes des étudiants attachés au service, je lui demandai quelle maladie avait diagnostiqué M. P.... — C'est une *colihémie*, me dit l'élève, ne le voyez-vous pas? — En effet, il suffisait de jeter les yeux sur le patient pour reconnaître qu'il avait la jaunisse. — C'est juste, répliquai-je, tout décontenancé, et ne voulant pas avouer mon ignorance. Mais cet autre que voici près de vous? — Cet autre est atteint de *choïradosie*. — Comment! m'écriai-je involontairement; mais c'est un scrophuleux. — Je vois, dit l'élève en fixant sur moi un regard de surprise un peu dédaigneuse, que Monsieur n'est pas au courant de la nouvelle *onomapathologie*. Sans doute c'est bien ce qu'on appelait autrefois scrophules ou écrouelles. Mais cette affection est de nature complexe, elle doit être rangée dans la classe des *anormohémies*, et des *cardiopathies*, car elle a pour cause la faiblesse de l'action du cœur. C'est, en d'autres termes, un effet de *l'acardiosthénie*. De plus, elle se lie intimement à une foule d'autres *organopathies*; les *angioleucopathies*, les *osteoel-*

cies, les *phymies*, les *pneumopathies*, les *entéropathies*, les *dermopathies*, en sont des complications habituelles. Il fallait changer son nom. Celui de scrophules d'ailleurs, que, suivant vous, l'usage avait consacré, venait du mot *scropha*, qui signifie *truie*; celui de *choïradosie* est bien préférable, il vient du mot χοιρας (1), qui veut dire *pourceau*.

« Ce jeune onomapathe voyant ma surprise et ma confusion, abusa de l'avantage que lui donnait sur moi son luxe d'érudition. — Monsieur vient sans doute de province, ajouta-t-il; il n'est pas étonnant qu'il ne soit pas au niveau de la science. A Paris, on n'emploie plus un autre langage; et la médecine n'a fait de véritables progrès, que depuis qu'une nouvelle nomenclature lui a permis enfin de prendre rang parmi les sciences exactes. Pour ne parler que de la simplicité de langage, et c'est beaucoup, n'est-il pas bien plus aisé de dire, par exemple, une *hyperorganotrophie* de la rate, qu'un gonflement de cet organe? Un *aéropneumonectasie*, qu'un emphysème pulmonaire? une *dysarthrotopie*, qu'une déchirure? une

(1) L'élève aurait dû dire χοιρός qui signifie *pourceau*, au lieu de χοιρας qui signifie *truie*.

plasticohémie, qu'une couenne inflammatoire ? une *toxicohémie*, qu'un empoisonnement ? tous ces mots sont naturels, et je ne comprends pas qu'on ne les ait pas employés plus tôt : ils sont simples. . . . . . c'est-à-dire, ils sont un peu composés ; mais ils viennent tous du grec. Seulement on les a francisés pour les mettre à la portée des intelligences communes.

» Ce bon jeune homme, qui prenait ainsi pitié de mon ignorance, s'arrêta un instant comme pour écouter mes objections ; mais voyant que je restais immobile, et qu'enchaîné par la volubilité de son discours (l'auteur de la lettre aurait dû ajouter, par le pouvoir magique de ses mots nouveaux) je le regardais d'un air de stupéfaction, il ajouta, pour achever de me convaincre : — Cette nomenclature éprouve bien des résistances, mais n'en est-il pas ainsi de tout ce qui est bon, de tout ce qui est nouveau ? et cependant combien la science devient, par son application, d'une étude facile ! en voulez-vous un exemple entre mille ? savez-vous ce que c'est que la fièvre typhoïde ? pour l'un, c'est une fièvre putride ; pour l'autre, c'est une fièvre muqueuse, fièvre des prisons, fièvre pestilentielle, etc. Cette maladie n'a pas reçu moins de quarante-

trois noms, des Auteurs qui l'ont observée. Eh bien ! nous, nous venons après eux, et, pour en simplifier l'étude, nous lui en donnons un quarante quatrième, et nous l'appelons tout simplement *entérite typho-hémique*. A présent nous sommes tous d'accord sur la maladie en question.

« Ce que je vous dis de la fièvre putride, peut s'appliquer à toutes les autres fièvres continues, intermittentes, rémittentes, que nous expliquons parfaitement dans notre nomenclature. Il en sera de même des *hypercardiotrophies* ou anévrismes du cœur, dont la dénomination vous explique la cause, et de toutes les *anormohémies*, sur le mécanisme desquelles il ne reste plus de doute aujourd'hui ; des *dysorganotopies*, mot qui nous donne une raison suffisante de l'asthme, des *dysorganomorphies*, qui vous expliquent la jaunisse ou la *colihémie*, etc., etc., etc.

» Mais je ne puis insister davantage sur l'utilité de la nouvelle nomenclature, puisque la visite s'avance, et que mon service m'appelle auprès du professeur.

» Cela dit, mon jeune homme me salua d'un air de protection, et rejoignit les autres élèves. Le sentiment de sa supériorité sur un pauvre médecin de province le grandissait dans sa propre opinion, et l'on voyait, dans sa démarche, l'expression de ce noble orgueil que donne aux âmes les plus candides le sentiment d'une première victoire.

» C'était une victoire, en effet, qu'il venait de remporter sur moi, car il m'avait démontré, en quelques paroles, que je n'avais plus assez de connaissances médicales pour suivre avec fruit la visite d'un professeur à la faculté. Je sortis donc l'esprit troublé.... » [1] Et il quitta sur-le-champ Paris, la rougeur au front, disant sans doute comme le poète :

Il vaut mieux pour jamais me bannir de ce lieu ;
Je me retire donc. Adieu, Paris, adieu,

Et il alla pleurer sa défaite dans sa petite ville, qu'il n'aurait pas dû quitter.

(1) Journal de méd. et de chir. pratiques; cahier d'avril 1842, p. 187.

NOTE XI.

Dans vos citations, pour acquérir du lustre,
Appelez *votre ami* quelque écrivain illustre.

Page 39, vers 7 et 8.

Le nom d'*ami*, d'*excellent ami*, de *savant ami*, d'*illustre ami*, que l'on donne, dans un ouvrage, à un Auteur célèbre dont on est à peine connu, produit toujours un très-grand effet. Chacun pense que l'ami d'un savant l'est, à coup sûr, beaucoup lui-même; et voilà comment la réputation s'établit.

NOTE XII.

Pour sauver votre nom d'une fâcheuse injure,
Accusez hautement l'innocente nature.

Page 42, vers 4 et 5.

Je connais un bon nombre de médecins candides qui, soit pour les progrès de leur art, ce qui est fort louable

sans doute, soit par amour pour la vérité, ce qui est souvent hors de propos, poussent la sottise jusqu'à raconter ingénument leurs revers à qui veut les entendre. Mais je ne pense pas qu'ils aient beaucoup à s'en louer. Qu'ils parlent !....

NOTE XIII.

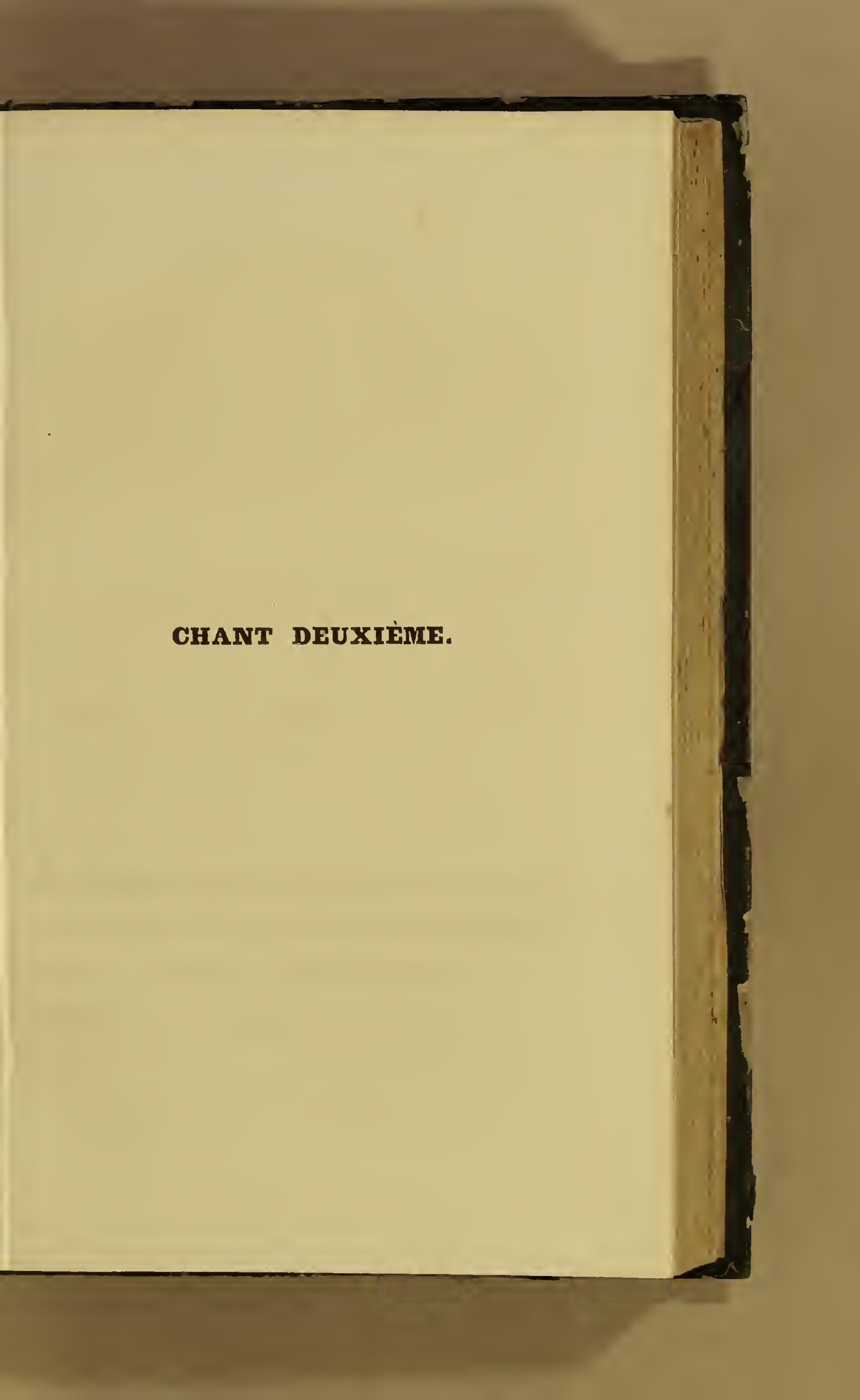
Je pourrais vous citer mille exemples fameux
De Docteurs enrichis par un mensonge heureux.

Page 43, vers 11 et 12.

Dans les quatre morceaux qui suivent ces beaux vers et qui terminent le premier chant, j'ai voulu justifier le précepte par de beaux exemples, et mettre en même temps les jeunes Docteurs sur la voie des meilleurs moyens de le pratiquer. Les faits que je rapporte sont tous puisés dans les fastes de l'art. (1) Ils sont authentiques, certains, incontestables ; ils montrent le génie médical dans toute sa puissance, et tout l'avantage qu'on en retire quand on sait bien l'employer.

(1) Voyez le Dict. des sciences médicales ; tom. IV. p. 548. 549.

Le premier trait appartient au célèbre Dr. P.... ; le second à l'illustre Dr. F.... ; le troisième est l'œuvre de l'habile Dr. S.... ; enfin le quatrième est le fruit du fameux Dr. B.... ; Professeur d'une école célèbre ; tous dignes représentants de tous les Docteurs féconds en ruses, et habiles dans l'art de prospérer.



CHANT DEUXIÈME.

I.

Je voudrais vous tracer des routes bien plus sûres ;
Mais je n'ignore point combien vos mœurs sont pures.
Je crains, je l'avoûrai, que cette austérité
N'arme contre ma voix votre esprit irrité....

Toutefois à quoi sert la sagesse importune?
Est-elle préférable aux dons de la fortune?
Avez-vous oublié qu'au siècle d'aujourd'hui,
Avec l'or on est tout, et qu'on n'est rien sans lui?

Il est vrai, j'en conviens et ne saurais le taire,
Qu'il faut, pour acquérir ce métal salutaire,
Mentir, feindre, tromper, perdre toute pudeur,
Et se montrer sans cesse en guerre avec l'honneur.
Peut-être sur ce point craignez-vous la satyre.......
Mais, entre nous, voyons, que pourrait-on vous dire?
Que vous êtes un lâche, un perfide, un menteur,
Un impudent, un traître, un fourbe, un imposteur?...
Hé! qu'importe, après tout, qu'ainsi l'on vous dénomme?
Soyez riche, et bientôt vous serez honnête homme,
Et tel s'était montré parmi vos ennemis,
Qui de vos complaisants sera le plus soumis.

II.

Voulez-vous prospérer ? fréquentez les ruelles :
C'est un puissant secours que la faveur des belles.
Choisissez, s'il se peut, une femme d'esprit,
Et qui dans le grand monde ait beaucoup de crédit.
Méritez par vos soins sa tendre complaisance ;
Elle emploîra pour vous son active puissance.
Bientôt vanté, prôné par la voix de l'amour,
Vous pourrez éclipser tous les Docteurs du jour.

Connaissez-vous Philon, son heureuse aventure ?
Savant, jeune, bien fait, d'agréable figure,

Mais dans l'obscurité par le sort retenu,
Malgré tout son savoir il vivait inconnu.
Une femme charmante, et d'humeur charitable,
Le consultant un jour, le trouva fort aimable.
Elle prit tant de goût à son docte entretien,
Qu'elle se déclara son plus ferme soutien;
Et Philon, profitant d'un moyen si commode,
Devint en peu de jours le Docteur à la mode.
Par la voix de l'amour son renom étendu
Le mit si fort en vogue, il fut si répandu,
Qu'on le vit, secouant la misère importune,
Sur l'aile de ce Dieu voler à la fortune.

III.

Vous n'obtiendrez pas tous d'aussi douces faveurs;
Toutefois prenez soin de captiver les cœurs.
De l'aimable Damon imitez la conduite ;
Il n'est point de beauté que Damon ne visite.
On le voit voltiger, élégant papillon,
Le jour dans les boudoirs, la nuit dans le salon.
C'est là que, s'exprimant en doucereux langage,
Il sait semer les fleurs d'un tendre badinage,
Et se fait, en riant, un utile secours
De ces aimables riens qui forment ses discours.
Malgré son ignorance il séduit, il enchante,
Tant des propos galants la douceur est touchante !

Et l'on conclut qu'ayant de l'amabilité,
Il ne peut, dans son art, manquer d'habileté.

Cependant Lycidas, lorsque Damon prospère,
Parcourt péniblement une obscure carrière,
Et lorsque son rival, des belles soutenu,
Parvient jusqu'à la Cour, à peine est-il connu.
Toutefois, jeune encor, mais rempli de science,
Il a d'un vieux Docteur toute l'expérience.
Pourquoi donc voyez-vous un sort trop inhumain
De la fortune ainsi lui fermer le chemin?
Hélas! il a du sexe encouru la disgrâce;
Son esprit, sérieux, n'eut jamais cette grâce
Qui sait sur la beauté prendre tant de pouvoir,
Et donne à l'ignorance un vernis de savoir.
Imprudemment épris des charmes de l'étude,
Il ne saurait quitter sa chère solitude,

Sur Celse ou Galien il se plaît à pâlir,
Et croit que le savoir ne doit point s'embellir.
Étrange aveuglement!... Dans le siècle où nous sommes,
N'est-ce pas les dehors qui captivent les hommes?
Un Docteur aujourd'hui devrait-il ignorer
Que dans l'art d'éblouir gît l'art de prospérer?
Mais Lycidas y voit la science avilie!....
L'insensé!.... Gardez-vous d'imiter sa folie!

VI.

Il est d'autres moyens accessibles à tous,
Qui sont tout aussi sûrs, s'ils ne sont pas si doux.
Voulez-vous voir, au gré de votre âme charmée,
Croître votre fortune et votre renommée?

Hantez les citoyens dont la profession
Peut applanir la route à votre ambition.
Prenez soin de gagner surtout les gens d'affaires,
Juges et Procureurs, Avocats et Notaires;
Ils deviendront pour vous des patrons bienveillants,
Qui sauront vous vanter auprès de leurs clients.

Mais les plus précieux de vos panégyristes,
Seront, sans contredit, ces lettrés, ces artistes,
Dont le renom illustre, autant que mérité,
Donne à leurs jugements beaucoup d'autorité.

Dans un Salon charmant, où le bon goût préside,
Le Docteur Cléofas, de renommée avide,
Réunit tous les jours, par un bon déjeuner,

Les utiles amis qui doivent le prôner.
On y voit des chanteurs, des acteurs, des actrices,
Des réputations belles dispensatrices,
Des poètes du jour, des peintres du haut rang,
Tous gens faits pour donner le renom le plus grand.
Du rusé Médecin la douce flatterie
Rend plus exquis les mets dont sa table est servie.
Le Porto, le Madère, et l'Aï séducteur,
Gagnent tous les esprits à l'aimable Docteur.
En sortant du banquet chacun se félicite
D'avoir un médecin d'un si rare mérite,
Et court à l'athénée, au théâtre, au salon,
Le prôner, l'élever à l'égal d'Apollon.

Mais si sa renommée irrite votre envie,
Si vous voulez mener une aussi douce vie,

Et, sans beaucoup de frais, jouir d'un sort si beau,
Alliez-vous sans honte aux *amis du caveau.*
Bacchus rend le cœur tendre et l'amitié sincère;
Chacun de ces buveurs sera pour vous un frère,
Qui, poussé par son zèle, ira de tout côté
Vanter votre science et votre habileté.
C'est ainsi que Clysis, que tout le monde cite,
Ne doit point son renom à son propre mérite,
Mais aux joyeux prôneurs dont il s'est entouré,
Et sans lesquels, sans doute, il vivrait ignoré.

V.

Faites-vous des amis dans les hôtelleries,
Et dans celles, surtout, qui sont le mieux servies.

Où l'étranger abonde. Étrennez les valets ;
Comme un adroit chasseur disposez vos filets ;
Ici le plus alerte est toujours le plus sage ;
Guettez soigneusement votre proie au passage ;
Montrez-vous vigilant sans jamais vous lasser ;
Un rival plus actif pourrait vous remplacer....
Vous rougissez !... l'avis pourrait-il vous déplaire ?...
Mais qu'importe, après tout, la source d'un salaire ?
Ne vous suffit-il pas, quels qu'en soient les moyens,
D'acquérir des clients, et d'amasser des biens ?....
Étouffez de l'honneur la clameur importune,
O vous qui, dans votre art, poursuivez la fortune !
Courez à ses faveurs par les plus courts chemins,
Et laissez murmurer les vulgaires humains.

VI.

Choisissez, dans votre art quelque heureuse partie,
Capable d'éblouir ; telle est l'uromancie.
La vertu du moyen que je vous trace ici,
Se montre clairement dans le fait que voici :

Un uromancien, le Docteur Cléobule,
Reçoit, tous les matins, une foule crédule,
Qui, des lieux d'alentour, avec empressement,
Vient chercher à ses maux quelque soulagement.

On voit dans l'antichambre un domestique habile,
Qui fait, adroitement, jaser chaque imbécile,
Et qui, leur arrachant ce qu'ils voudraient celer,
Court prévenir son maître et lui tout révéler.

Un fermier se présente :—Ah! dit-il, ah! ma femme...
Est tout près d'expirer... Dieu veuille avoir son âme!
Hélas! mon bon monsieur, je ne puis en parler
Sans sentir aussitôt mes pleurs prêts à couler.
Je vous dirai pourtant qu'elle est capricieuse,
Colère, acariâtre, et méchante, et grogneuse,
Et que cent fois le jour, par son humeur aigri,
je maudis le moment où je fus son mari.
Mais las! de cette humeur elle est assez punie;
Hier, un emportement l'a mise à l'agonie....
De ce fâcheux état rien n'a pu la tirer....
Le mal ne cède point; il ne fait qu'empirer!....

Au moment où je parle elle est morte peut-être!....
De grâce! par pitié, dites à votre maître,
Que, sur sa renommée, auprès de lui j'accours
Pour y trouver enfin un utile secours....

Mon maître est occupé d'une affaire importante,
Répond l'adroit valet; mais la vôtre est pressante,
Et je cours, de ce pas, voulant vous obliger,
A se rendre à vos vœux fortement l'engager.

Le fermier introduit, la fiole qu'il présente
Va révéler les maux de la malade absente.
Le médecin la prend, montre de l'embarras,
Et dans son cabinet se promène à grand pas,
Ouvre un in-folio, y lit certaine page,

Consulte tour à tour et la fiole et l'ouvrage ;
On dirait, à son air imposant, sérieux,
Un prêtre d'Esculape interrogeant les Dieux.
Pendant que le lourdaud de ses grands yeux regarde,
— Oh ! oh ! dit le Docteur, je n'y prenais pas garde ;
C'est votre femme... elle est dans un pressant danger...
Elle prenait plaisir à vous faire enrager....
Elle eut.... hier, je crois, un accès de colère,
Un transport au cerveau... mon Dieu ! la chose est claire,
Et, si je ne lui donne un prompt soulagement,
Elle mourra bientôt de son emportement....
Cette fiole, en effet, le fait assez comprendre....
Tenez, mon bon ami, tenez, faites-lui prendre
Quatre fois, chaque jour, de cette potion ;
Elle fera merveille en cette occasion.

Cependant le fermier, de surprise immobile,
Admire, en l'écoutant, ce médecin habile,
Qui connait, qui guérit tous les maux sans les voir;
Et croit qu'il est doué d'un magique savoir.

Voilà par quels moyens il rend de sûrs oracles.
Pour de si bonnes gens ce sont là des miracles;
Ils ne soupçonnent point que leur crédulité
Fait de notre Docteur toute l'habileté.
Chacun, émerveillé, pense qu'en conscience,
On ne peut trop payer une telle science,
Et le jongleur, qui met son art au plus haut prix,
Par l'éclat de son luxe étonne tout Paris.

VII.

Heureux, cent fois heureux, le Docteur plein d'adresse
Qui sait, en mille sens rampant avec souplesse,
Se prêter aux erreurs dont tout homme est rempli!
Milon est, sur ce point, un modèle accompli.
Il a du cœur humain la science profonde,
Et l'art de se montrer l'ami de tout le monde.
Il sait, pour se créer des clients en tous lieux,
Jeter sur les défauts un voile ingénieux,
Et donner même au vice une couleur aimable,
Qui, cachant sa laideur, nous le montre estimable :
Selon lui, le prodigue est un cœur généreux
Qui compatit au sort de tous les malheureux ;

L'avare n'eut jamais de sordide manie,
Il agit par prudente et sage économie ;
Et celui dont le cœur est plein d'ambition,
A du bien du pays la noble passion.
Le médisant n'a point de parole ennemie,
La vérité par lui ne peut être trahie ;
Voilà comment Milon, par des mots bienveillants,
Sait captiver le cœur de ses nombreux clients.

C'est du sexe surtout qu'il sait, avec adresse,
Déguiser tout défaut, voiler toute faiblesse :
La prude est à ses yeux une chaste beauté
Aimant de la vertu toute l'austérité ;
Il voit dans la coquette une grâce légère
Qui rit en répandant sa flamme passagère ;
La colère, qui fait déserter sa maison,
Juste dans ses fureurs s'emporte avec raison ;

La joueuse, jamais ne chercha la fortune,
Elle charme du temps la longueur importune;
La jalouse ne montre un cœur si fort aigri,
Que par l'attachement qu'elle a pour son mari;
Celle qu'on voit brûler d'une flamme adultère,
Au pouvoir de l'amour n'aura pu se soustraire....

Ainsi, par les couleurs dont il est revêtu,
Tout vice est excusable, ou se change en vertu.
La pudeur en rougit....; mais, pour prix de son zèle,
Milon voit tous les jours grossir sa clientelle;
Chacun se laisse prendre à son discours flatteur,
Et recherche les soins de notre heureux Docteur.

Je veux vous dire un trait de cette flatterie
Dont il use si bien ; écoutez, je vous prie :
Il vit un jour quelqu'un qui semblait languissant ;
Il l'aborde aussitôt d'un air compatissant,
Et lui faisant subir une étroite embrassade,
« Quoi ! lui dit-il, mon cher ! quoi ! vous êtes malade,
» Et votre ami l'ignore ! ah ! je me fâcherais
» Si je vous aimais moins, mais je ne le pourrais ;
» Mon amitié pour vous, trop vive, trop sincère,
» Prend pitié, malgré moi, du mal qui vous altère.
» Je crains, en vous voyant si pâle, si défait,
» De quelque cas fâcheux le dangereux effet,
» Et je veux qu'un ami que j'estime, que j'aime,
» Ne soit, vous m'entendez? guéri que par moi-même.
» Allez, ajoute-t-il, en lui serrant la main,
» Allez, comptez sur moi ; j'irai vous voir demain. »

Le lendemain, ravi d'une si belle proie,
Auprès de son malade il accourt avec joie.
Celui-ci, tout surpris d'un tel empressement,
Croit y voir d'un ami le vif attachement.
Comme on peut le penser, la cure est difficile....
Elle exige tout l'art d'un médecin habile...
Aussi, quand vient la fin de son long traitement,
Se fait-il de ses soins payer fort largement.

VIII.

Après la flatterie, il est un stratagème
Plus utile cent fois que le savoir lui-même.
Par la voix des journaux annoncez à grand bruit
Que vous donnez au pauvre un secours gratuit.

Cette feinte bonté vous sera profitable ;
Le peuple aime beaucoup un Docteur charitable.
Parmi cent noms obscurs votre nom confondu,
Bientôt, mis au grand jour, se verra répandu ;
Et, laissant vos rivaux bien loin dans la carrière,
Vous irez au palais en quittant la chaumière.

Cet éclat, je l'avoue, auprès des malheureux,
Paraîtra méprisable à tout cœur généreux.
Celui qui compatit à l'humaine misère,
Tout en la soulageant évite la lumière ;
Il va chercher le pauvre en son obscur réduit,
Où la charité, seule, en secret, le conduit.
Adoucir le malheur est l'objet qui le touche....
Mais la fortune aussi, qui parle par ma bouche,
Vous déclare tout net, que sur de telles gens
On ne la verra point répandre ses présents.

IX.

Vous pourrez recueillir d'aussi sûrs avantages
En ayant près de vous des malades à gages,
Qui, feignant de venir vous demander vos soins,
A votre habileté serviront de témoins.

Voyez avec quel art le médecin Clysanthe
Met tous les jours en jeu cette ruse innocente.
Son antichambre est pleine; on y voit le concours
De cent faux patients implorant son secours.
Celui-ci, gros et gras, joue l'hydropisie;
Celui-là, maigre et sec, simule la phthisie;

L'un, quoique jeune encore et plein d'agilité,
S'en va traînant la jambe, et marche de côté;
L'autre, clignant les yeux, ou fermant la paupière,
Prend l'air d'un malheureux privé de la lumière;
Chacun, bientôt guéri de son affection,
Fait du rusé Docteur la réputation.

X.

Joignez avec votre art un peu de politique;
Aimez tantôt le roi, tantôt la république.
Toujours flottant au gré de votre ambition,
Suivez chaque client dans son opinion.
N'allez pas sottement, à vos serments fidèle,
D'un parti qui succombe épouser la querelle,

Et, semblable à Caton, insolemment mourir
Pour celui que les Dieux se plaisent à trahir.
Soyez, avec César, partisan de l'empire,
Pour Rome, avec Brutus, que votre cœur soupire;
Ainsi, de tout côté vous créant des amis,
Vous obtiendrez les biens que je vous ai promis.

Mais si le cens vous donne une science égale
A celle des élus de la France légale,
Du pouvoir politique abordant les hauteurs,
Faites-vous des amis parmi les Électeurs.
Employez sans rougir la cabale, la brigue,
Supplantez vos rivaux par la ruse, l'intrigue,
Mentez, calomniez, tout doit vous être bon,
Pourvu que vous ayez place au Palais Bourbon.

Mais là n'agissez pas avec moins de mystère,
Montrez-vous en secret l'ami du Ministère;
Tout promettre au pays et trahir son devoir,
Se dire indépendant et se vendre au pouvoir,
En un mot, ne penser, n'agir que pour lui plaire,
D'un adroit Député tel est le caractère.

Telle est la route aussi que vous devez tenir,
Si quelque haut emploi vous voulez obtenir.
Et vous pourrez, pour prix de vos honteux suffrages,
Aidé de la faveur des plus grands personnages,
Devenir Professeur de quelque Faculté,
Ou peut-être Inspecteur de l'Université.

XI.

Ayez sur le Pont-neuf des serviteurs alertes
Annonçant au public toutes vos découvertes,
Et, sur un grand placard peint de vives couleurs,
Nommez-vous hardiment le premier des Docteurs.

Ne connaissez-vous point la haute renommée
De ces médicaments dont la France est semée?
L'Ami du sang, le *Rob anti-rhumatismal*,
Les *Grains* dits de *santé*, le *Sirop pectoral*,
Le *Vomi-purgatif*, l'*Essence balsamique*,
Et le *Baume de vie* , et le *Cérat-topique*,

Qui, décorés du nom de *remèdes secrets*,
Ont acquis tant de vogue à leur auteurs discrets?
Prenez, sans hésiter, un moyen si facile
D'obtenir la faveur d'un public imbécile.
Ce n'est point le savoir qui peut vous enrichir;
Composez donc, comme eux, quelque heureux élixir,
De simples ou de sels ridicule assemblage;
En langage pompeux indiquez-en l'usage;
Faites accompagner vos discours séduisants,
Des attestations de Docteurs complaisants;
Et, pour mieux soutenir le merveilleux mélange,
Des journaux en crédit achetez la louange;
Qu'il n'existe aucun mal qu'il ne puisse guérir,
Et vous verrez bientôt tout le peuple accourir.

Hé quoi ! me direz-vous, au siècle des lumières
Pourrait-on se nourrir d'erreurs aussi grossières ?
Sommes-nous donc au temps de la poudre d'*Ailhaud*?
Quoique vous en disiez, l'homme n'est plus si sot.
Non, je ne puis penser que son esprit s'abuse
Sur ces moyens trompeurs que prépare la ruse;
Et le *baume de vie*, et les *grains de santé*,
Ne séduiront jamais que la crédulité.
Qui ne sait, excepté la stupide ignorance,
Que le baume de vie est dans la tempérance,
Et que cette santé, dont on fait tant de cas,
En ridicules grains ne se dispense pas.

C'est fort bien; mais, vous-même, ignorez-vous que l'homme,
Si fier de sa raison, qui lui-même se nomme
Sage par excellence (1), en proie aux passions

(1) *Homo sapiens;* Linné.

Fuit le vrai pour le faux, et vit d'illusions ?
La nouveauté sourit à son âme inconstante;
Le merveilleux surtout et l'attire et l'enchante;
Les cris de la raison sont alors superflus,
Et ce qui l'éblouit le captive le plus.

XII.

Mais si cette raison sévère et querelleuse,
Armait contre ma voix votre âme scrupuleuse,
Il est d'autres moyens que vous pourrez choisir,
Que les plus timorés emploîraient sans rougir.

Vous avez vu Cliton lorsque, d'un pied agile,
Du matin jusqu'au soir il rodait dans la ville,
L'air pensif, inquiet, et surtout affairé
Comme un rentier qu'appelle un quartier expiré;
C'est par là qu'il a su grossir sa clientelle.
Cent malades semblaient lui troubler la cervelle;
Il se fit remarquer, son renom s'est accru,
Et de tous les Docteurs il est le plus couru.

Un moyen non moins sûr qui, dans votre carrière,
Fera jaillir sur vous la plus vive lumière,
C'est d'ouvrir quelque cours, et de faire jouir
Un public empressé du droit de vous ouïr.
L'art, traîné par vos mains hors de son sanctuaire,
Viendra de son éclat éblouir le vulgaire;
Chacun, émerveillé de vos discours brillants,
Recherchera l'honneur d'être de vos clients.

Peut-être pourrez-vous, par adroite menée,
Vous frayer un chemin jusque dans l'athénée.
là, d'un cercle nombreux chaque jour entouré,
Vous ne vous plaindrez plus de vous voir ignoré.

Mais si vous désirez vous y couvrir de gloire,
Et que de vos leçons on garde la mémoire,
N'allez pas en savant traiter votre sujet;
Amuser le beau sexe est votre unique objet;
A lui plaire surtout que votre esprit s'applique;
Écrivez vos discours en langage érotique,
Touchez, charmez les cœurs ; on vous admirera,
Et sur votre savoir chacun s'extasîra.

Simulez, dans votre art, un savant pyrrhonisme ;
Plusieurs ont prospéré par ce charlatanisme.
On aime qu'un Docteur se montre circonspect,
Qu'il n'ait pas pour son siècle un trop profond respect,
Et qu'il ne donne point une aveugle croyance
A tous les faits nouveaux qu'amasse la science.
Feignez donc de douter ; pour paraître prudent,
De ce qu'elle a de sûr, et de plus évident.

Voulez-vous acquérir la faveur du vulgaire ?
C'est là, vous le savez, une importante affaire,
Affectez en public un air original. —
A quoi bon, direz-vous, un moyen si banal ?—
A quoi bon ?... Écoutez l'authentique anecdote
De ce fameux Docteur, *l'homme à la papillote* (1)

(1) Dict. des sciences méd. t. IV. p. 549.

Quoique plein de savoir, de clients dénué,
Il était souffreteux, sec, pâle, exténué;
Soucieux, inquiet, et d'une humeur chagrine,
Il *cherchait son diner* de *cuisine en cuisine*,
Mal nourri, mal vêtu, souffrant du froid, du chaud,
Passant l'été sans linge, et *l'hiver sans manteau.*

Enfin, pour se tirer des mains de l'indigence,
Dans un café nommé *café de la régence*,
Qui se trouvait alors en vogue et du bon ton,
Par le sage conseil d'un sien ami, dit-on,
Il se rend tous les soirs; grave est sa contenance,
Il marche à pas comptés, garde un profond silence,
Prend son café, se lève, et, d'un air imposant,
Dans une papillote il offre son argent.

Les premiers jours chacun, sans mot dire, examine
Et cette papillote, et cette grave mine.
On ne connait point l'homme, on craint de le choquer;
Mais on en vint bientôt jusques à s'en moquer.

« Messieurs, leur dit l'ami, d'un air de confidence,
» L'homme que vous raillez est un puits de science.
» C'est un Docteur célèbre, et, dans les environs,
» Vous n'entendrez parler que de ses guérisons.
» On le cite partout ; mais il a sa manie,
» Et c'est, vous le savez, l'attribut du génie. »

Alors la scène change ; on devient circonspect,
On a pour le Docteur le plus profond respect.



La fortune sourit ; la Déesse, charmée,
Répandit en tout lieu sa haute renommée.
On dit qu'à la Cour même il eut bientôt accès,
Et d'une papillote il obtint ce succès.



NOTES DU CHANT DEUXIÈME.



DU CHANT DEUXIÈME.

NOTE Ire.

Soyez riche, et bientôt vous serez honnête homme;
Et tel s'etait montré parmi vos ennemis,
Qui de vos complaisants sera le plus soumis.

Page 76, vers 14, 15 et 16.

Cet excellent morceau, aussi remarquable par la profondeur et la justesse des pensées, que par l'énergie des expressions, démontre jusqu'à l'évidence tous le cas que l'on doit faire de la fortune par les avantages qui y sont attachés.

Que dites-vous de ce beau vers ?

Qui de vos complaisants sera le plus soumis.

Qui s'humiliera, qui fera toutes sortes de bassesses pour vous plaire, qui volera au-devant de vos moindres désirs ; lui, qui auparavant était au nombre de vos ennemis les plus acharnés !

En vérité, ce vers est sublime... comme il peint vivement la toute puissance des richesses sur le cœur de l'homme ! comme il démontre combien il est doux et utile de les posséder !

NOTE II.

Bientôt, vanté, prôné par la voix de l'amour,
Vous pourrez éclipser tous les Docteurs du jour.

Page 77, vers 7 et 8.

Qui pourrait en douter ? outre l'exemple que je vous cite, je pourrais en rapporter un assez bon nombre d'autres, tous très-avérés, et que vous connaissez peut-être....

Ah ! femmes ! femmes ! quelle puissance est la vôtre ! et si deux beaux yeux perdirent Troie, si vous avez rempli l'univers de calamités et de désordres, il faut convenir aussi que nous vous devons de bien douces choses , que ces heureux Docteurs surtout n'ont point à se plaindre de vous, et que vous avez su créer parmi eux une infinité de réputations des plus brillantes.

NOTE III.

De l'aimable Damon imitez la conduite;
Il n'est point de beauté que Damon ne visite.

Page 79, vers 3 et 4.

Hippocrate faisait prêter le serment suivant à ses disciples : « *εἰς οἰκίας δὲ ὁκόσας ἂν ἐσίω , ἐσελεύσομαι ἐπ' ὠφελείῃ καμνόντων.* » *Ιππ. ὅρκος*; c'est-à-dire : « dans quelque maison que » j'entre , ce ne sera que pour être utile à des malades. » Serment d'Hippocrate.

Concevez-vous une semblable folie !... on a été même jusqu'à dire que les médecins étaient responsables envers la société de tous les moments de leur vie ; que l'art de guérir, le plus difficile, comme le plus précieux de tous les arts, devait faire l'objet de leurs méditations continuelles ; que le temps qu'ils emploient en visites inutiles, et en frivoles amusements, est une injustice contre la santé des hommes, dont la Divinité les a établis les gardiens ; que sais-je ?... Que n'a-t-on pas dit sur cette matière, et combien de sottises pareilles ne sont-elles pas sorties de la bouche de leurs ennemis ?....

Mais, de bonne foi, y a-t-on bien réfléchi ?... quoi ! l'on voudrait que ces pauvres Docteurs s'assujétissent à ne voir que des malades, à ne songer qu'à des maladies, à pâlir jour et nuit sur leurs livres, au risque de devenir eux-mêmes la proie des maux dont ils chercheraient à nous guérir ? en vérité, il y aurait de la barbarie à l'exiger, et ces Messieurs font très-bien de se rire de conseils aussi ridicules.

Sans doute un médecin ami de l'humanité doit aimer son art, et l'étudier pour en faire des applications utiles.

Mais enfin il est homme aussi, et il doit, par conséquent, s'aimer un peu lui-même. D'ailleurs les visites et les divertissements dont il est question, n'ont-ils pas un but louable et véritablement médical ? tous ces ébats, dont on parle tant, n'ont-ils pas pour objet essentiel d'attirer les malades, et , par conséquent de multiplier les services qu'un Docteur peut rendre à l'humanité ? c'est là un argument sans réplique , et je défie les plus habiles de le rétorquer.

Au reste, du temps même d'Hippocrate , la plupart des médecins n'agissaient pas autrement, et, malgré le beau serment qu'ils avaient prêté, on en voyait le plus grand nombre se répandre, à la barbe de leur maître, dans tous les cercles de la ville, et se moquer de ses ridicules avis. (1)

(1) *Χαὶ γὰρ ἀγορὴν ἐργαζόμενοι οὗτοι, μετά βαναυσίης ἀπατέοντες· καὶ ἐν πόλεσιν ἀνακυκλέοντες οἱ αὐτοί. ἴδοι δὲ τις καὶ ἐπ' ἐσθῆτος, καὶ τῇσιν ἀλλῇσι περιγραφῇσι. Ιππ. Περὶ ευσχημοσύνης.* — Ils fréquentent la » place publique, où ils trompent avec art, et se répandent dans tous les » cercles de la ville. On les reconnait à leurs habits somptueux, et à tout » ce dont ils s'entourent pour se donner de l'éclat. » Hippocrate. De la décence dans l'ajustement.

Leur exemple doit être suivi plus que jamais aujourd'hui, où les femmes ont une si grande influence sur la réputation des médecins.

Mais pour devenir l'heureux objet de leurs soins et de leur généreuse complaisance, il faut une science profonde du cœur féminin. Il faut d'abord savoir qu'il y a trois principales catégories de femmes, celles dites *du monde*, les bourgeoises, et les femmes du peuple ; or, chacune de ces classes ayant des sentiments, des mœurs, et des usages différents, il est évident que les moyens de leur plaire doivent différer aussi.

Ainsi pour captiver les *femmes du monde*, parmi lesquelles se trouvent les femmes savantes, celles à imagination romanesque, à sensibilité exagérée, qui soupirent sans cesse après un bonheur imaginaire qui les fuit, qui étouffent faute d'un sentiment harmonique qu'elles ne peuvent trouver, les *femmes incomprises* enfin, il faut une bonne tournure, une toilette soignée, élégante, gracieuse, de bon goût, une politesse exquise, un cœur sensible (notez bien ceci), un esprit cultivé ou du moins qui semble l'avoir été ; en un mot, il faut être *médecin-lion*,

médecin sentimental, romantique, ou médecin poète ; et, dans ce cas, quelques petits vers, bien doucereux, bien tendres, bien passionnés, toujours en poche pour le besoin du moment, ne seraient point inutiles.

Ce n'est plus tout cela qu'il faut pour subjuguer la femme bourgeoise. Ici, la simplicité dans la mise, et dans les manières, un laisser-aller voisin de la familiarité, tempéré toutefois par de la politesse, des entretiens sur les affaires du ménage, sur l'art culinaire, etc., peuvent suffire.

Mais pour être en faveur auprès des femmes du peuple, ou des *commères* proprement dites, il faut beaucoup de verbiage, une politesse cavalière, adroitement mêlée de certains égards, car l'amour propre est aussi vif dans cette classe que dans les deux autres, il faut surtout s'entretenir avec elles de toutes les nouvelles du quartier, se mêler à tous leurs bavardages, se faire, en un mot, *médecin cancanier*.

Voyez le Docteur N , il ne rencontre pas une de ces femmes qu'il ne lui touche dans la main, qu'il ne lui demande des nouvelles de son mari, de ses enfants, de toute sa famille. On le voit toujours entouré de cinq ou six commères, jouant de la langue à qui mieux mieux. Eh! bien ce sont là autant de prôneuses qu'il s'est acquises, et c'est ainsi qu'il a si fort augmenté le nombre de ses clients.

NOTE IV.

Cependant Lycidas, lorsque Damon prospère,
Parcourt péniblement une obscure carrière,
Et lorsque son rival, des belles soutenu,
Parvient jusqu'à la Cour, à peine est-il connu.

Page 80, vers 3, 4, 5 et 6.

Voilà, voilà le sort fâcheux qui vous attend, jeunes insensés que l'amour de l'étude aveugle, et qui vous imaginez follement que le savoir suffit pour prospérer! reconnaîtrez-vous enfin tout le prix des conseils que je vous donne, et hésiterez-vous à les suivre rigoureusement?

lisez, relisez, méditez ce beau morceau ; il renferme une des leçons les plus précieuses que l'on puisse vous offrir.

NOTE V.

Au sortir du banquet chacun se félicite
D'avoir un médecin d'un si rare mérite,
Et court à l'athénée, au théâtre, au salon,
Le prôner, l'élever à l'égal d'Apollon.

Page 83 vers 10 à 13.

C'étaient des déjeuners semblables que donnait le Docteur A... d'illustre mémoire. Il leur devait le vif éclat dont sa haute science était environnée. Bien des Docteurs, que je pourrais nommer, marchent aujourd'hui sur les traces du maître ; et Dieu sait combien cela leur réussit !

Convenez que voilà un moyen de s'illustrer aussi doux qu'excellent, et qu'on ne saurait courir plus agréablement à la renommée et à la fortune.

Avouez aussi que la science ne saurait être en meilleure compagnie. Quoi ! Momus ? Bacchus ? Vénus ?... Mais c'est charmant !

NOTE VI.

Mais si sa renommée irrite votre envie,
Si vous voulez mener une aussi douce vie,
Et, sans beaucoup de frais, jouir d'un sort si beau,
Alliez-vous sans honte aux amis du caveau.

Page 83, vers 14 et 15; page 84, vers 1 et 2.

Ce moyen, beaucoup plus économique que le précédent, puisqu'il n'y a ici que l'écot à payer, doit être employé par les Docteurs peu aisés, et encore peu répandus. Son effet est véritablement admirable. Il convient surtout aux médecins de province, et principalement à ceux qui exercent leur art dans les petites villes, où les citoyens, oisifs pour la plupart, philosophes purs, passent leur vie au cabaret.

NOTE VII.

Faites-vous des amis dans les hôtelleries,
Et dans celles surtout qui sont le mieux servies,
Où l'étranger abonde; étrennez les valets,
Comme un adroit chasseur disposez vos filets.

Page 84, vers 11 et 12; et page 85, vers 1 et 2.

Je connais une ville célèbre où cet excellent moyen, ancienne tradition qui s'y est perpétuée jusqu'à ce jour, est constamment mis en usage, et j'affirme que les Docteurs qui l'emploient n'ont pas à s'en repentir.

J'ajouterai aux hôtelleries les établissements d'eaux thermales les plus célèbres, les plus fréquentés, et qui sont le rendez-vous de la bonne compagnie. De tout temps ils se sont montrés de riches mines pour les médecins. Hippocrate (Περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τοπῶν); Aristote, Strabon, Théopompe (Pline, lib. III. chap. 2); Archigène (Ætius lib. II, chap. 30); Galien (de facult. simpl. lib. X), en ont proclamé les vertus et par conséquent tout le profit que, de

leur temps, devaient retirer ceux qui en prescrivaient l'usage.

Faites donc de fréquents voyages aux eaux minérales, vous, surtout, qui avez déjà acquis une certaine renommée, et prenez soin d'y faire annoncer votre visite par quelques prôneurs affidés. Vous trouverez là une foule de malades simples, confiants, bénévoles, tous grillant d'impatience de vous voir. Il se fera, à votre arrivée, une acclamation générale : c'est lui ! c'est lui ! c'est le Docteur N...! le voilà!... Et aussitôt les consultations d'entrer en danse, et l'argent, ou plutôt l'or, de pleuvoir, jusqu'à ce que votre esprit fatigué n'y puisse suffire, et que votre coffret soit bien rempli. Vous saluerez alors la compagnie, et rentrerez chez vous disant : bénies soyez, douces et bonnes eaux!... Heureuses eaux, si utiles aux malades, bien plus utiles encore aux médecins, bénies soyez !

NOTE VIII.

Choisissez dans votre art quelque heureuse partie
Capable d'éblouir : telle est l'uromancie.

Page 86, vers 1 et 2.

Ne croyez pas que ce soit là une invention de poète. Le fait que je vous cite, quelque incroyable qu'il paraisse, se trouve confirmé par les suivants que je puise à bonne source :

» Le corps le plus savant de l'Europe conserve sur la liste de ses associés correspondants (pourquoi pas ?) un homme qui professe publiquement l'*uromancie* dans une des villes les plus considérables du royaume (nouvelle preuve de l'excellence du moyen.)

» Affublé d'un bonnet fourré, enveloppé dans une épaisse robe de chambre, entouré de livres, d'instruments de physique, de préparations d'anatomie (quel grand mal y a-t-il à tout cela ?) il attend, au fond de son cabinet, qu'on vienne implorer le secours de ses lumières.

» Un valet très-intelligent l'aide à jouer son rôle, et prépare, dans l'antichambre, les scènes du cabinet.

» Un vieux fermier se présente : il parait fort inquiet, et demande avec instance à voir le savant uromancien. — Cela est impossible pour le moment, dit le valet; M. le Docteur termine une opération très-importante qu'il ne peut quitter. Mais si vous voulez attendre, je vous introduirai aussitôt qu'il sera libre. —

» Sous un prétexte quelconque le domestique reste, et fait jaser le villageois. Il apprend que la fermière, déjà fort âgée, est très-malade des suites d'une chûte, qu'elle a déjà été administrée, et que l'on n'espère pas la sauver. Ce récit intéresse tant le sensible valet, qu'il va prier le Docteur de tout quitter pour recevoir le villageois.

» Instruit de tous les détails par son domestique, l'uromancien fait entrer le laboureur, prend gravement la fiole qu'il lui présente; ouvre un gros in-folio, et, regardant alternativement le livre et la bouteille. — Voilà, dit-il, l'urine d'une femme... qui n'est pas jeune... elle est tombée la nuit... dans un escalier.... elle est fort mal... — Hélas!

Monsieur, répond le fermier, elle a déjà reçu le Viatique. — Je le vois ; c'est hier... ; écoutez, brave homme, voici une potion qu'il faut lui faire prendre, et si elle ne guérit pas, au moins elle ne souffrira pas long-temps.—

» Le fermier sort émerveillé de la science du Docteur, qui a si bien deviné la maladie de sa femme. » (1)

L'Auteur de cet article ajoute : « Tous les jours, à Paris, deux médecins d'urine répètent cette scène burlesque (il aurait du dire savante), dans le quartier des halles, et gagnent plus d'argent en un mois (notez bien ceci), que tel habile et honnête médecin en trois ans. »

Hé bien ! m'en croirez-vous ? serez-vous assez convaincus que l'adresse l'emporte de beaucoup sur le savoir?

(1) Dict. des sciences méd. t. IV, p. 550.

NOTE IX.

Par la voix des journaux annoncez à grand bruit
Que vous donnez au pauvre un secours gratuit.

Page 95, vers 11 et 12.

Excellent moyen, et fort usité de nos jours! les pauvres, que l'on met en avant, sont des espèces d'appeaux qui attirent fort bien les riches, lesquels, pour la plupart, y laissent pied ou aile. Cette espèce de chasse, excessivement lucrative, est d'autant plus facile, que la *bête* vient d'elle-même dans le filet.

Sans doute ce stratagème est un peu honteux, mais il est infaillible, et c'est ce qui doit trancher la question. Nous engageons les jeunes médecins à le mettre en usage; il réussira partout, parce qu'il donne le masque d'une vertu précieuse et généralement honorée. Je connais un bon nombre de Docteurs à qui il a valu une très-brillante réputation, et, par suite, une nombreuse clientelle, tandis que beaucoup d'autres qui ont la bonhomie de se ca-

cher de leurs œuvres charitables, sont à peine connus; ce qui confirme pleinement la vérité de ces beaux vers :

Et la fortune ici, qui parle par ma bouche,
Vous déclare tout net, que sur de telles gens
On ne la verra point répandre ses présents.

Remarquez cette expression de dédain, de mépris, *sur de telles gens*, qu'emploie la fortune, et qui peint merveilleusement combien elle les hait ! et ce vers :

On ne la verra point répandre ses présents.

Est-il rien de plus poétique et surtout de plus clair ?.... profitez de l'avis.

Une remarque importante que je ne dois point oublier, c'est, que ces secours gratuits qui attirent tant de consultants, ne coûtent pas grand'chose, et procurent de gros profits. Ils se bornent à quelques belles paroles décorées du nom de *consultations*. Quant aux remèdes, le médecin se les fait payer, et fort cher. Mais ils semblent donnés pour rien, vu que la consultation est gratuite.

En terminant ces considérations sur les traitements gratuits, dont je viens de vous montrer les immenses avantages, je veux pour joindre l'exemple au précepte, et la preuve à la proposition, vous raconter la honteuse défaite de ce pauvre Docteur Barthez, qui avait la bonhomie de croire que la science suffit seule pour attirer les clients. Cette triste aventure a été omise, je ne sais pourquoi, dans sa biographie ; mais elle n'en est pas moins authentique, et, pour votre avantage, je tiens beaucoup à la rappeler.

Pendant un voyage qu'il faisait dans le midi de la France, l'idée lui vint d'aller visiter Bordeaux. Arrivé dans cette ville, il alla loger à *l'Hôtel d'Angleterre*, qui était le rendez-vous de tous les étrangers de distinction.

Le lendemain de grand matin son sommeil fut troublé par un bruit confus qui se faisait dans l'escalier. C'était comme celui d'une foule de gens qui vont et viennent, montent et descendent, et sans jamais être interrompu. Le Docteur se lève à la hâte, ouvre doucement sa porte pour connaître la cause de tout ce mouvement, et savoir si ce ne seraient pas des malades qui voulussent avoir affaire à lui.

C'en étaient, en effet; mais hélas! ils passèrent devant lui comme pour le narguer, et se rendirent en diligence dans l'appartement à côté, où l'on voyait, au-dessus de la porte, écrit en gros caractères :

Consultations gratuites :

on ne paye que les médicaments.

Le Docteur rentra chez lui tout confus. Pendant toute la journée et les jours suivants, la cohue ne cessa pas... — Heureux confrère ! disait-il en lui-même, il attire tout, il prend tout, et ne laisse pas la plus petite consultation à un Docteur qui, sans doute, ne le lui cède point en mérite (Barthez avait bien le droit de se rendre cette justice).... Mais quel est cet homme qui a une si grande vogue, qui est si couru ?.... — Il avait beau s'en informer auprès des domestiques de l'hôtel : le Docteur n'y était connu que de nom, il s'appelait le *Docteur Laurent*; et tous lui répétaient : *c'est le Docteur Laurent.*

Un jour Barthez se trouvant sur le palier de l'escalier, le confrère inconnu sortit de son appartement, affublé

d'une riche robe de chambre, et la tête couverte d'un bonnet de velours noir à franges d'or. Il salua humblement Barthez qui, tout-à-coup, s'écria, saisi d'étonnement : — quoi ! c'est toi, Laurent? (c'était, en effet, Laurent, son ancien domestique) — Oui, mon maître, c'est moi. — Mais, comment ?... depuis quand ?... Hé ! qui donc t'a fait Docteur?... — Vous, maître, et je vous dois ma fortune. Vous vous rappelez, sans doute, que, quand j'étais à votre service, je vous accompagnais partout dans vos excursions médicales, et que vous me chargiez de porter vos consultations à vos nombreux clients ; hé bien ! j'écoutais tout ce que vous disiez, je lisais tout ce que vous écriviez, et de tout cela, et avec le secours de quelques bonnes formules que je vous avais dérobées, je me suis fait une science à moi, qui, comme vous voyez, m'est d'un assez bon produit. — Tu m'étonnes Laurent; mais ton succès m'étonne encore davantage; et j'en suis d'autant plus surpris, que moi, qui suis ici depuis quinze jours, et dont la présence à Bordeaux doit être connue, je n'ai pas vu un malade.... tandis que toi...., ajouta-t-il en souriant; mais quelle est donc cette ville ? — Elle ne diffère pas des autres, maître ! et les sots y abondent comme partout ailleurs. Votre étonnement, permettez-moi de vous

le dire, n'est pas d'un homme d'esprit comme vous..... répondez-moi ! combien supposez-vous qu'il y a de gens de bon sens dans une population de cent vingt mille âmes? cinq cents ?... mille?... quinze cents ?... je vous en accorde deux mille. Hé bien ! ces deux mille sont votre propriété ; je vous les cède. Mais les cent dix-huit mille restants, qui sont les sots, m'appartiennent, et vous n'avez rien à y voir. Aussi ne devez-vous pas être surpris de ma nombreuse clientelle.

Le Docteur Barthez rougit, dit adieu à son heureux confrère, et se hâta de partir en se promettant bien de n'avoir plus une si grande confiance en son profond savoir.

NOTE X.

Vous pourrez recueillir d'aussi sûrs avantages
En ayant près de vous des malades à gages...

Page 97, vers 1 et 2.

C'est ce que font les habiles ; ils donnent tous les jours rendez-vous, dans leurs antichambres, à des borgnes, à des

boiteux, à des bossus, à des aveugles, à des vieillards décrépits, qui, moyennant une légère rétribution, viennent y figurer comme consultants, et leur produisent au centuple. C'est donc un bel exemple dont il faut profiter.

Toutefois, il vous faut user ici d'une certaine prudence, et, pour ne pas éprouver le désappointement du pauvre Docteur X., n'avoir que des gagistes fidèles, et qui vous soient bien connus.

Voici donc ce qui advint à ce malheureux Docteur pour avoir agi avec trop de confiance. Je vais vous raconter le fait, tel qu'il s'est passé à Paris, il y a peu de temps, devant la justice de paix du cinquième arrondissement.

Le Docteur est oculiste ; il se présente comme plaignant, contre un pauvre aveugle, conduit par sa femme, et tenant un gros bâton dans sa main.

Le Juge. M. le Docteur exposez vos griefs.

Le Docteur. M. le Juge, voici ma note ; je réclame à Mon-

sieur la somme de soixante francs pour prix des soins que j'ai donnés à ses yeux.

L'aveugle Duboulet. Ils sont jolis mes yeux ! je vous conseille de vous en vanter de mes yeux.... ils ne vous regardent pas mes yeux. (on rit.)

Le Juge. Quel motif avez-vous à alléguer pour ne pas vouloir payer votre médecin ?

Duboulet. M. le Juge, je suis aveugle, complètement aveugle, aveugle de la tête aux pieds (rires). M. le Docteur me dit : je vous rendrai la vue, et, de plus, je vous promets de vous faire un billet payable à vue (rires) de deux cent cinquante francs, si vous voulez vous faire traiter chez moi.... Deux cent cinquante francs, la table et le logement, on peut bien se faire guérir à ce prix-là. J'accepte. Mais depuis ce temps-là mon mal n'a fait qu'empirer. Je veux des dommages et intérêts ; je n'y vois plus du tout.

Le Juge. Mais puisque vous étiez déjà complètement aveugle.

Duboulet. C'est égal ; j'y vois encore moins. (rires.)

Le Docteur. Vous n'avez voulu suivre aucune de mes ordonnances.

Duboulet. Vous m'avez promis deux cent cinquante francs, la table et le logement ; il n'était pas question d'ordonnances.

Le Juge. Si vous n'avez pas voulu vous laisser traiter, vous ne devez pas vous plaindre.

Duboulet. Eh bien ! pourquoi demande-t-il soixante francs ?

Le Docteur. Ce n'est qu'un faible dédommagement de ce que vous m'avez coûté étant chez moi. Si vous aviez voulu vous laisser guérir, je vous aurais donné les deux cent cinquante francs.

Duboulet. Je vous prends au mot ; vous l'avez dit devant témoin.... je ne suis pas plus aveugle que vous.... j'y vois. (hilarité.)

Le Docteur. Cela n'est pas possible.

Duboulet. La preuve c'est que je vois très-bien votre air vexé. (rires.)

Le Juge. Alors vous avouez donc que les soins de Monsieur vous ont été profitables ?

Duboulet. Très-profitables.... j'ai joliment engraissé depuis que je mange chez lui.

Le Docteur. Cet homme m'a trompé ; alors il a fait l'aveugle.

Duboulet. Belle malice !... vous le saviez bien, puisque vous me donniez de l'argent pour ça. (longue hilarité.)

Sans vouloir en entendre davantage, le juge renvoie les parties dos à dos. (*Gazette de France du 9 septembre* 1842.)

NOTE XI.

Joignez avec votre art un peu de politique ;
Aimez tantôt le roi, tantôt la république.
Toujours flottant au gré de votre ambition,
Suivez chaque client dans son opinion.

Page 98, vers 7 à 10.

Ce sage conseil n'est pas des moins utiles ; ceux qui connaissent la diversité et l'exaltation des opinions politiques qui règnent parmi nous, sauront sans doute en apprécier toute la valeur. Ils comprendront que l'art de se soutenir, d'être toujours sur ses pieds daus les circonstances orageuses où nous nous trouvons, n'est que l'art de plier au gré du vent et des opinions de sa clientelle.

Or, pour acquérir cet art précieux, il faut qu'un Docteur fasse une étude approfondie de tous les partis, et des opinions qui les divisent. Il faut aussi qu'il connaisse toutes les nuances de ces partis divers, et jusqu'aux opinions particulières des individus qui les composent. Ce n'est que

par le secours de toutes ces lumières, qu'il pourra, dans toutes les occasions, savoir ce qu'il aura à faire, et régler, modifier, varier convenablement, selon les circonstances, ses actions et ses discours. Ce n'est que par cette sage conduite, qu'il se conciliera tous les esprits et tous les cœurs, et verra grossir sa clientelle.

Heureux donc les flexibles d'esprit ! le Royaume des cieux peut bien n'être point à eux, mais, à coup sûr, ils possèderont les biens de la terre.

NOTE XII.

Ne connaissez-vous point la haute renommée
De ces médicaments dont la France est semée,
. . . .
Qui, décorés du nom de remèdes secrets,
Ont acquis tant de vogue à leurs auteurs discrets ?

Page 101, vers 5 et 6 ; et page 102, vers 1 et 2.

Qui ne connaît, en effet, la grande réputation des remèdes secrets, et les immenses profits que leurs auteurs en retirent ?

Qui ne connaît la *ceinture anti-rhumatismale* et *anti-goutteuse*, l'*anti-cancéreux*, l'*anti-hydropique*, l'*anti-glaireux*, l'*anti-dyssentérique*, le *liniment anti-rhumatismal*, *l'élixir anti-goutteux*, la *poudre capitale*, le *médico-cosmétique*, l'*essence éthérée* et *balsamique*, le *sirop polychimique*, le *fondant stomachique*, et les pilules du même nom, le *dépuratif du sang*, la *brosse électro-magnétique*, les *plaques métalliques*, les *bonbons de Malthe* contre les vomissements, les nausées, le mal de mer, et tant d'autres excellents moyens, qui ont fait dans le temps, ou qui font encore aujourd'hui, la renommée et la fortune de leurs inventeurs?

Qui n'a entendu parler du célèbre *sirop pectoral*, qui n'en a été que plus recherché, malgré tout ce qu'en a pu dire le Rédacteur de la gazette de santé? lequel Rédacteur aurait bien mérité d'être pris d'un bon catarrhe, et de se voir condamné à faire usage du sirop si injustement attaqué.

Qui ne connaît encore ce fameux *toni-purgatif*, cette heureuse production du génie d'A.... R...., habile Doc-

teur dont le succès ne s'est point arrêté, et dont la renommée n'a cessé de s'accroître, malgré les diatribes de ce même méchant journaliste, et que je vous proposerai comme un modèle à suivre dans son livre intitulé *la médecine sans médecin ;* ouvrage fort important, pour lui surtout, car il ne tend à rien moins qu'à apprendre au peuple à se passer de ses confrères ?

Enfin qui ne sait tout ce que valent cet admirable *vomi-purgatif*, et ce *purgatif* héroïque, fruits étonnants des veilles de ce bon Dr. Leroy, qui, depuis plus de vingt ans, lutte avec tant d'avantages contre les attaques incessantes de ses nombreux ennemis ?

Oh ! il faut que je vous démontre les précieuses vertus de ces deux merveilleux remèdes, que je vous fasse entrevoir tous les avantages que leur heureux inventeur en a retirés, et surtout que je prenne sa défense contre ses jaloux détracteurs.

Voici d'abord des preuves évidentes de leur incontestable efficacité.

1er. fait. (1) Antoine P... éprouve depuis deux jours de l'inappétence et du malaise, et croit, comme de raison, avoir besoin d'être purgé. Il prend donc le *vomi-purgatif*. Bientôt, efforts de vomissements, tranchées intolérables, superpurgation; preuve évidente de l'excellence du médicament.

Toutefois, il en résulta une inflammation des plus graves de l'estomac et des intestins, qui conduisit le malade à deux doigts de sa perte. Mais enfin ses héritiers eurent la douleur amère de le voir se rétablir.

2e. fait. (2) Mr. P..., acteur dramatique consulta l'excellent Dr. Leroy pour un catarrhe dont il était atteint: le *vomi-purgatif* fut conseillé, et pris pendant vingt jours. Pendant vingt jours aussi le malade fut en proie à un véritable choléra; ce qui attestait évidemment l'efficacité du remède.

Toutefois, intimidé par sa faiblesse toujours croissante,

(1) Gazette de santé, 15 octobre 1820.

(2) Gazette de santé, 15 mai 1821.

il n'eut pas le courage d'aller plus loin. Il fit la sottise de réclamer les soins d'un Docteur encore plus timide que lui, qui fit suspendre l'usage de l'héroïque remède, effrayé qu'il fut, à tort sans doute, de l'état du pauvre acteur.

A la vérité, la respiration du malade était difficile, la faiblesse extrême, la face grippée, la toux fréquente, le ventre tendu et douloureux, le corps extrêmement amaigri.... Mais enfin qu'est-ce que cela prouve ? Les médicaments les plus héroïques, ne sont-ils pas aussi les plus perturbateurs ? Il aurait fallu que le malade eût eu un peu plus de patience, le nouveau Docteur un peu moins de timidité, et nous aurions vu !... Est-ce que l'on pourrait reprocher au remède de n'avoir pas agi, ou voudrait-on que ce fut pour rien qu'il portât le nom de *vomi-purgatif* par excellence ?

Quoiqu'il en soit, le malade vit peu à peu disparaître tous les symptômes graves qui s'étaient manifestés, et même sa maladie primitive, dont, à coup sûr, il aurait été bien plus promptement débarrassé par l'usage continué du *vomi-purgatif*.

3e. fait. (1) Mr. C... avait une légère indisposition pour laquelle il prit le *vomi-purgatif*. Il survint une inflammation des intestins dont il mourut quelques jours après avoir pris le remède.

Un esprit superficiel s'écrierait : *post hoc*, *ergo propter hoc !* Mais vous, vous avez trop de jugement pour appliquer ici cet impertinent adage.

4e. fait. (2) Mr. E. P..., âgé de vingt-quatre ans, se plaignait d'un défaut d'appétit, et, croyant avoir un excès de bile dans l'estomac, il prit le *vomi-purgatif*. Des vomissements et des selles abondantes mêlées de sang s'ensuivirent, et, la nuit suivante, il fut rejoindre ses aïeux.

Il fut bien pressé, le malheureux ! ne pouvait-il pas attendre un peu, et ne pas interrompre si brusquement l'action du remède ?.... Je soupçonne que c'est un tour qu'il voulut jouer à ce digne Mr. Leroy, et que ce fut, méchamment, pour le décrier parmi les vivants, qu'il descendit chez les morts avec tant de promptitude.

(1) Gazette de santé, 25 avril 1822.

(2) Gazette de santé, 25 avril 1822.

Quoiqu'il en soit, en récapitulant, nous voyons que des quatre malades dont je viens de rapporter l'histoire, deux ne se sont pas absolument mal trouvés de l'usage du *vomi-purgatif*, et deux seulement sont morts. Avez-vous, dans votre art, des médicaments qui offrent autant de chances heureuses ?

Eh bien ! malgré des effets si remarquables, et des preuves si incontestables de l'efficacité de l'héroïque remède, un bruit sourd, comme celui d'un orage prochain, se fit entendre d'un bout de la France à l'autre. Des milliers de voix s'élevèrent contre lui. Des dénonciations en forme, appuyées, dit-on, de faits très-circonstanciés, furent rédigées par un grand nombre de Jurys médicaux. Des tribunaux même eurent à décider sur des cas de mort attribués, méchamment sans doute, au malheureux médicament. Des Maires, ceux de Metz, de Rennes, etc., avertirent leurs administrés par des affiches, pour les engager à se tenir en garde contre ses merveilleux effets. Des Préfets transmirent à l'autorité supérieure des rapports qui, par leur gravité, éveillèrent sa sollicitude, et l'Académie royale de médecine fut chargée de l'examen de cette importante question.

Voici le résumé du rapport de ses commissaires, qui, sans égards pour un confrère, et quel confrère !....., conclurent à la prohibition absolue du *vomi-purgatif*.

» Peu de temps après qu'il a été pris, disaient-ils, il provoque des vomissements considérables, une anxiété profonde, des spasmes à l'épigastre, de la suffocation avec resserrement très-douloureux du thorax, des défaillances continuelles, la pâleur de la face et sa décomposition, au point d'amener cet ensemble de traits connus et décrits sous le nom de *face hippocratique*. Bientôt il se déclare des déjections alvines si fréquentes, si réitérées, qu'on aurait de la peine à le croire (preuve incontestable de ses merveilleux effets ; c'est là où je vous attendais), des vomiturions continuelles (eh bien ! Messieurs les commissaires !), des douleurs avec refroidissement des extrêmités inférieures, des sensations répétées de froid dans la région abdominale, et une horripilation générale. Le pouls devient petit, fréquent, souvent même intermittent. Cet état se prolonge plusieurs jours de suite. Heureux si l'on parvient à le faire cesser par les moyens bien entendus d'une thérapeutique éclairée !....

Sornettes que tout cela !.... Au reste, ce n'est pas ce dont il s'agit ; le précieux remède fait-il vomir, ou non? purge-t-il, ou ne purge-t-il pas ? voilà la question. S'il produit réellement ces effets, et MM. les commissaires en conviennent, il justifie pleinement le nom qu'il porte, et l'excellent Mr. Leroy n'a à répondre de rien.

Cette logique a été celle du public. Le *vomi-purgatif* est sorti victorieux de toutes ces attaques, et les petites fioles n'en ont eu que plus de débit. Il semble même que cette vogue s'est accrue depuis que la malheureuse gazette de santé en a divulgué la composition (1). Tout cela n'est-il pas fait pour vous encourager à suivre l'avis que je vous ai donné ?

(1) Prenez, résine de jalap. . . . . 32 grammes.
alcool à 25°. 192
Filtrez après huit jours de macération.
Pour composer la fiole étiquetée *purgatif*,
Prenez, infusion alcoolique de jalap. . . . 64 grammes.
mélasse 20
solutum aqueux de caramel. . . . 8
Chaque cuillerée à bouche contient 50 centigrammes de résine de jalap. Étonnez-vous ensuite de ses merveilleux effets !!!

NOTE XIII.

Vous avez vu Cliton lorsque, d'un pied agile,
Du matin jusqu'au soir il rodait dans la ville,
L'air pensif, inquiet, et surtout affairé
Comme un rentier qu'appelle un quartier expiré.

Page 105, vers 1 à 4.

Ce passage rappelle l'*homme au forceps* que l'on a vu, dans Paris, se créer une si brillante clientelle, en courant les rues, son instrument sous le bras, avec l'air d'inquiétude que donnent un grand nombre de malades qui réclament un prompt secours.

Pour composer la fiole étiquetée *vomi-purgatif*,

Prenez,	vin blanc.	76 grammes.
	mélasse.	8
	solutum aqueux de caramel.	8
	tartre stibié.	0,45.

Chaque cuillerée à bouche contient 7 centigrammes et demi d'émétique !!! (Gazette de santé, 15 janvier 1823.)

NOTE XIV.

L'art traîné par vos mains hors de son sanctuaire
Viendra de son éclat éblouir le vulgaire.

Page 105, vers 9 et 10.

Tout ce morceau est excellent ; jamais je n'ai eu d'inspiration plus belle. Remarquez, je vous prie, tout ce qu'il y a de pittoresque dans ce beau vers :

L'art traîné par vos mains hors de son sanctuaire ;

L'art traîné par vos propres mains, avec effort, à cause de la résistance qu'il oppose ; l'art traîné malgré lui ; l'art à qui l'on fait violence, que l'on arrache de son sanctuaire, où, sans doute, il voudrait rester pour n'être point profané par les regards des hommes qui ne sont point initiés à ses mystères ; l'art enfin que l'on expose aux regards du public comme une pièce curieuse.... Voilà ce qu'on peut appeler à bon droit du sublime.

Et cet autre vers :

Viendra de son éclat éblouir le vulgaire.

Qu'en dites-vous ? *viendra de son éclat , éblouir le vulgaire ,* c'est-à-dire , le vulgaire sera ébloui , il n'y verra goutte ; il ne verra pas même le véritable but de celui qui fera briller à ses yeux une si vive lumière.... En vérité , c'est admirable !

Dans les temps antiques on ne connaissait point cet infaillible moyen de s'illustrer. La science , renfermée dans les temples , demeurait inconnue au reste des humains.

Un peu plus tard , des hommes célèbres , qui dans leurs voyages , avaient puisé des connaissances médicales auprès des prêtres , ouvrirent des écoles où le nombre des disciples était soigneusement limité , et la science restait toujours voilée aux yeux du vulgaire. « Τὰ δὲ ἱερὰ » ἐόντα πρήγματα , disait Hippocrate [1], ἱεροῖσιν ἀνθρώποισι δείκνυ-

(1) Ἱππ. νόμος. Loi d'Hippocrate.

» ται· βεβήλοισι δὲ, οὐ θέμις, πρὶν ἢ τελεθῶσιν ὀργίοισιν ἐπιστήμης. »
— « Ces choses étant sacrées, elles doivent être enseignées aux hommes qui en sont dignes ; mais il n'est » point permis d'en instruire les profanes (remarquez » cette expression, *οὐ θέμις*, il n'est point juste, ce n'est » point permis, c'est blesser la justice), avant qu'ils ne » soient initiés aux mystères de la science. »

Dans les temps plus modernes, on ne se montra plus si sévère. Les maîtres, plus éclairés sur leurs véritables intérêts, augmentèrent de beaucoup le nombre de leurs disciples, et leur renommée et leurs richesses s'accrurent en proportion ; et aujourd'hui, où l'on en sait bien davantage sur ce point, non-seulement on initie aux mystères de la science un nombre indéfini d'élèves, mais encore on la dévoile tout entière au public, et on la rend ainsi populaire ; témoin les cours des diverses facultés, et les autres cours publics, où tout le monde est admis ; témoin tous les ouvrages *de médecine domestique*, tous les *avis aux mères de famille*, tous les *conseils aux femmes*, tous les *manuels des gardes-malades*, *des curés*, *des chefs d'institutions*, etc., etc., etc., qui inondent la société, et sont entre les mains de tout le monde.

Je sais bien que les hommes ne doivent rien gagner à cela; qu'une science qui exige une si longue étude et de continuelles méditations, ne peut leur être apprise dans quelques leçons d'un moment et toujours superficielles, ou dans quelques écrits très-bornés. Je sais aussi que toutes ces richesses intellectuelles qu'on leur présente, sont presque toujours recueillies sans choix, disposées sans ordre, et ne forment, dans leur esprit, qu'un amas confus et indigeste de connaissances inutiles, qui peuvent même être mises en usage d'une manière nuisible par l'orgueil de l'ignorance, dans les cas où l'homme de l'art seul peut les employer avec utilité. Enfin je n'ignore pas que des pervers peuvent y trouver les moyens de faciliter l'exécution de leurs homicides projets, d'en effacer, ou d'en voiler jusqu'aux moindres traces. Mais qu'importe tout cela? votre but, à vous, c'est d'acquérir une brillante renommée. Or, est-il un moyen plus sûr d'arriver à cette fin, que de faire entendre, à qui veut les ouïr, les oracles de la science, et de montrer ainsi au public tout votre savoir?...

NOTE XV.

Peut-être pourrez-vous, par adroite menée,
Devenir professeur d'un brillant athénée.

Page 106, vers 1 et 2.

Tout le monde connaît l'éclat que donne un athénée à l'heureux Docteur qui y professe la science médicale. La meilleure compagnie, les hommes du meilleur ton, tous les riches désœuvrés, les femmes les plus jolies, les plus aimables, qui s'y donnent rendez-vous pour y étaler leurs grâces et y faire briller leur esprit, celles surtout qui se piquent d'un profond savoir, les Armandes, les Bélises, les Philamintes du jour, ne manquent pas de s'y trouver; et pour peu que les discours du Professeur soient fleuris, brillants, à étincelles, et surtout ornés de cette éloquence aimable qui a tant d'empire sur l'esprit et le cœur des femmes, il est sûr de passer pour un des hommes les plus savants du siècle.

Il n'y a point là, sans doute, cette sévérité qu'exige l'enseignement d'une science qui rend, dit-on, l'homme égal aux Dieux. Mais ce n'est point ce dont il s'agit; la chose essentielle, c'est de captiver des esprits légers et frivoles, qui cherchent plutôt à s'amuser ou à charmer leur ennui qu'à s'instruire, de plaire surtout aux femmes, et l'on ne doit rien oublier pour y parvenir.

NOTE XVI.

Simulez, dans votre art, un savant pyrrhonisme;
Plusieurs ont prospéré par ce charlatanisme.

Page 107, vers 1 et 2.

Témoin ces Docteurs habiles qui affectent un doute savant, et, comme ils l'appellent, *philosophique*, sur ce que la science offre de plus positif. Ce moyen facile d'acquérir de la considération, doit s'appliquer à toutes les découvertes même les plus utiles en thérapeutique, 1° parce que le doute donne un air de science profonde, et surtout de prudence, qui impose aux malades; 2° parce qu'en adoptant un remède nouvellement découvert, on concour-

rait à la renommée d'un confrère, dont on se rendrait l'imitateur servile, et qui pourrait vous éclipser; 3° enfin parce qu'il faudrait renoncer à l'emploi de moyens plus tardifs dans leurs effets, et, par conséquent, plus lucratifs.

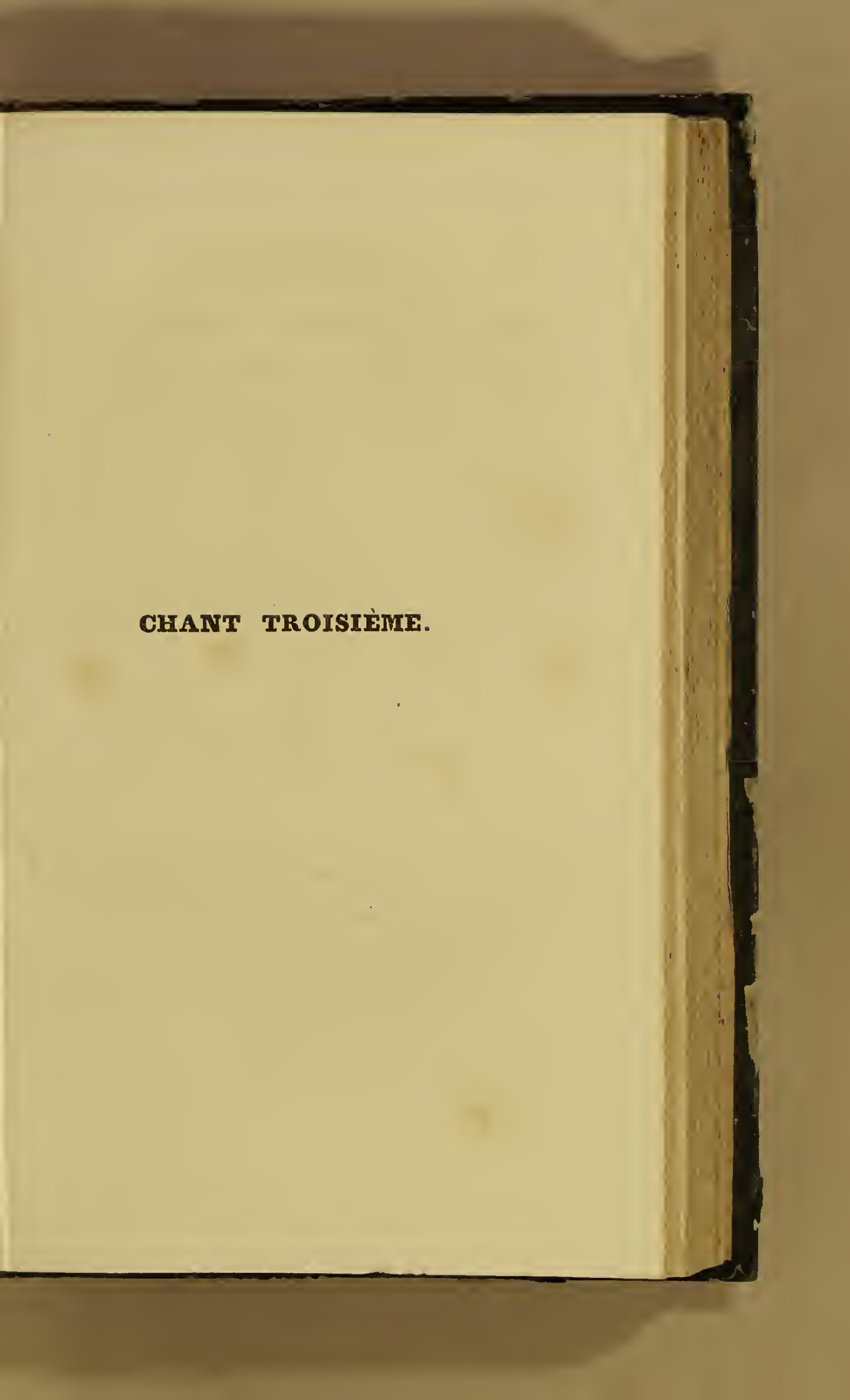
NOTE XVII.

Affectez en public un air original.
A quoi bon, direz-vous, un moyen si banal? —

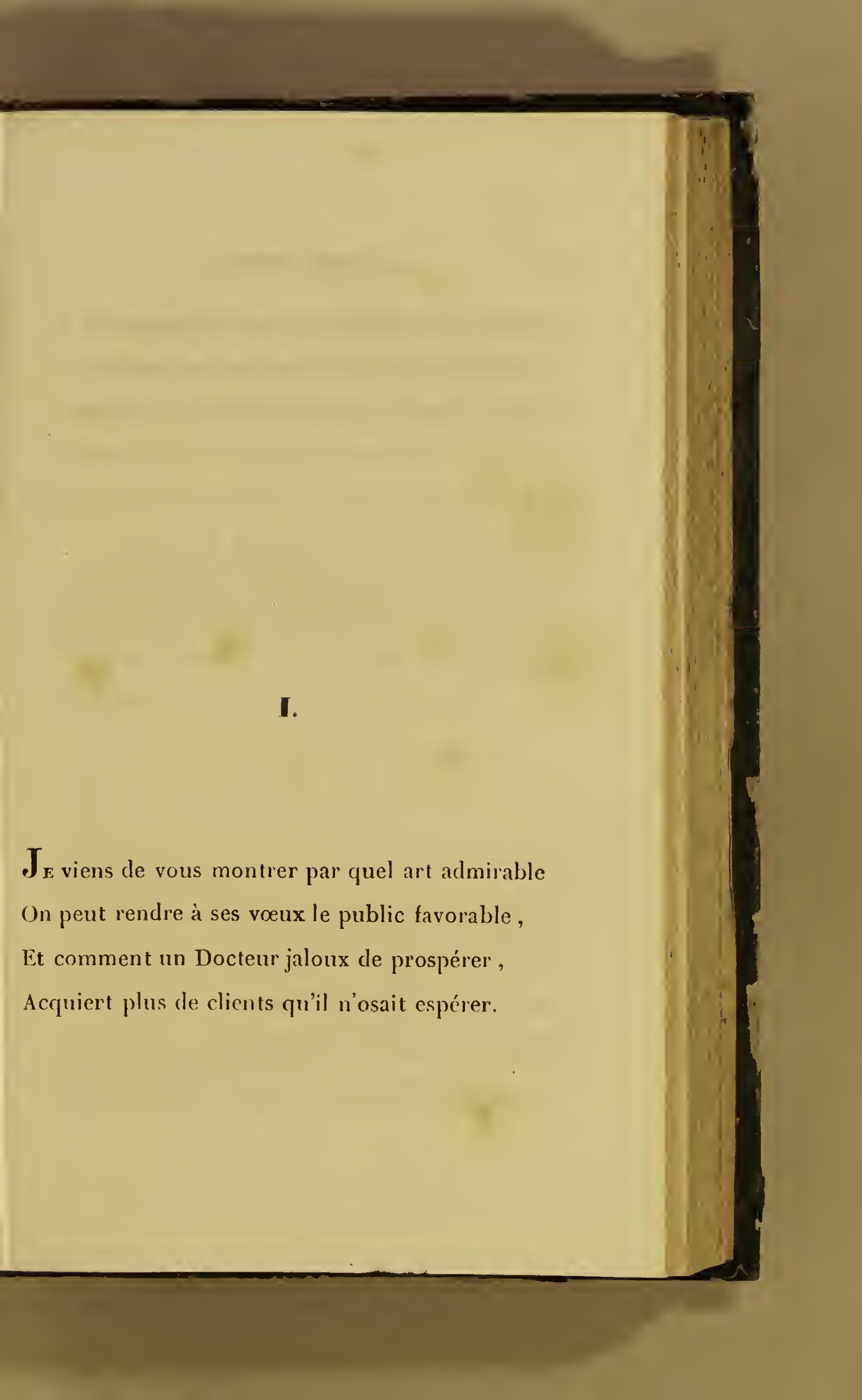
Page 107, vers 11 et 12.

Oui, sans doute, ce moyen est employé par bien de vos confrères, mais en est-il moins bon? Voyez le Docteur A..., qui affecte de porter un chapeau à larges bords, et ses cheveux tombant sur les épaules; il semble, dans ses courses, se hâter pour assister à un enterrement; il offre, dans tout son ensemble, une expression de tristesse et de désespoir qui devrait pénétrer ses malades de frayeur; hé bien! il n'en est que plus couru. — Voyez le Docteur B..., qui, dans les rues, fait voltiger sa canne

comme un breton qui s'apprête au combat ; — le Docteur C..., qui siffle ; le Docteur D..., qui fredonne ; le Docteur E..., qui marmotte des mots que l'on ne peut comprendre, et semble parler à son bon génie ; le Docteur F..., qui gonfle ses joues par saccades, comme un sapajou ; le Docteur G...., dont la brusquerie et la rudesse, portées au de là de la grossièreté, pétrifient les malades ; et tant d'autres que je pourrais vous nommer, et que vous connaissez peut-être, ne sont-ils pas des originaux simulés ? et, malgré leur grand nombre, en font-ils moins bien leurs affaires ? Voyez !



CHANT TROISIÈME.



I.

JE viens de vous montrer par quel art admirable
On peut rendre à ses vœux le public favorable,
Et comment un Docteur jaloux de prospérer,
Acquiert plus de clients qu'il n'osait espérer.

Mais il ne suffit pas que par la renommée
Votre haute science en tout lieu soit semée,
Que les clients en foule accourent vous trouver ;
Un point plus important, c'est de les conserver.
Je vais donc dans ces vers, vous apprendre à leur plaire,
A les rendre surtout prodigues de salaire;
Et, malgré la vertu, prête à vous condamner,
Suivez tous les conseils que je vais vous donner.

II.

Tel qu'un guerrier qui court sur les pas de la gloire,
Jaloux de rehausser l'éclat d'une victoire,
Sait vanter la valeur de l'ennemi vaincu,
Afin que de la sienne on soit mieux convaincu;
Tel un Docteur qui veut, par un succès illustre,

A son renom naissant donner un plus beau lustre,
Exalte les dangers des maux qu'il a guéris,
Afin que son savoir acquière un plus haut prix.

Ainsi lorsqu'un malade à vos soins se confie,
Feignez adroitement de trembler pour sa vie ;
S'il meurt, vous l'aviez dit : qui peut vous condamner?
S'il guérit, quel éclat va vous environner!

Des esprits timorés, qu'un fol honneur abuse,
blâmeront, à coup sûr, cette innocente ruse,
Et, dans leur zèle outré, l'offriront à vos yeux
Sous les noires couleurs d'un projet odieux.
Ils vous diront qu'un mal, peu fâcheux par lui-même,
Peut devenir mortel par ce vil stratagème,

Qu'il est du moins cruel d'irriter les douleurs
D'un ami, d'un parent, d'une famille en pleurs....

Que vous importe, à vous, qu'une fièvre légère
Par vos discours trompeurs, s'irrite, s'exaspère,
Que même le client, passant les sombres bords,
Devienne citoyen de l'empire des morts?...
L'objet essentiel, qui doit seul vous suffire,
C'est qu'on vous croie habile, et que l'on vous admire,
Car vous devez savoir que, dans l'art de guérir,
C'est du renom surtout qu'il convient d'acquérir.

III.

A ces précautions, que prescrit la prudence,
Mêlez, avec adresse, un peu de complaisance.
Oh ! C'est ici surtout que vous devez user
Du moyen que tantôt j'ai su vous exposer,
De cette flatterie, aimable discoureuse,
Qui verse dans les cœurs son influence heureuse.
Témoignez au client beaucoup d'affection,
Préparez la tisanne, ayez soin du bouillon,
Servez lui ses boissons, et même, pour lui plaire,
Descendez jusqu'au soin de donner un clystère.

Avec non moins d'ardeur flattez les assistants;
Donnez à pleines mains des bonbons aux enfants,
Un bouquet à la mère, aux valets un sourire,
Une caresse au chien; quoiqu'on en puisse dire,
Ces moyens, non moins sûrs que des succès brillants,
Vous feront adorer de vos nombreux clients.

Vous trouverez souvent de savantes commères
Qui viendront, en censeurs pointilleux et sévères,
Contrôler à l'envi toutes vos actions;
Cédez avec douceur à leurs opinions,
Applaudissez, flattez ces belles raisonneuses,
Et vous n'aurez jamais de meilleures prôneuses.
Il faut, auprès du sexe, être doux et galant;
Un médecin aimable a toujours du talent.
Je plains ce Docteur fier que la critique irrite;
Aux moindres traits lancés, il s'émeut, il s'agite;

On le voit s'exhaler en discours furieux,
Maudire les mortels, s'attaquer même aux Dieux.
Il ne se souvient plus, troublé par la colère,
Que l'art de prospérer fut toujours l'art de plaire,
Que cette aigreur d'esprit, nuisible, hors de saison,
Que l'intérêt condamne autant que la raison,
Bien loin de l'amener au but qu'il se propose,
Éloigne les clients, que ce ton indispose.

Oh ! que bien plus heureux est ce prudent Docteur
Qui sait se préserver d'une folle hauteur !
Rien ne peut altérer son humeur pacifique ;
Au lieu de s'irriter des traits de la critique,
Il les reçoit gaîment, et poursuit son chemin ;
Vrai sage, qui connaît le fond du cœur humain,
Qui sait par quelle voie on parvient à lui plaire,
Il veut être appelé le Docteur débonnaire,

Étant sûr d'acquérir, par son humilité,
Ce que perd son rival par sa sotte fierté.

IV.

Joignez, à la bonté que je viens de décrire,
L'esprit facétieux; un malade aime à rire.
Ayez, pour l'amuser, quelque conte plaisant,
Et même, s'il le faut, montrez-vous médisant.
Dépouillez devant lui, l'air et le ton sévères,
Qu'Hippocrate enseignait à ses jeunes confrères.
L'art par lui-même est triste; exercez-le gaîment,
Et l'on dira de vous: ce Docteur est charmant.

Toutefois il existe une allure opposée
Plus utile peut-être, ou du moins plus aisée.
C'est celle des Docteurs empesés, sérieux,
Dont les discours sont lents, graves, sentencieux.
Ce langage imposant voile leur ignorance,
Du plus profond savoir leur donne l'apparence,
Et, par le seul appui de cette gravité,
Ils s'élèvent sans peine à la célébrité.

D'autres, non moins adroits, affectent ce silence,
Signe toujours certain d'une haute science,
Et jamais on ne vit l'oracle de Délos
Aux mortels attentifs répondre en moins de mots.

Mais il en est aussi qui, par un art contraire,
Apportent tous leurs soins à ne jamais se taire.
Écoutez de Phocas les consultations :
Il fait rapidement cent vagues questions,
Et, pour donner du lustre à son discours frivole,
Il a soin de l'orner des grands mots de l'école.
Ce n'est partout que spasme, et qu'irritation,
Phlogose, adynamie, ictère, obstruction ;
Et, les sots, qu'éblouit ce pompeux étalage,
Prennent pour du savoir un brillant bavardage.

Tous ces moyens sont bons ; vous pourrez, à loisir,
Méditer sur celui que vous devez choisir.

V.

Cultivez avec soin les longues maladies,
Surtout les maux de nerfs, vapeurs, hypocondries;
Maux rebelles à l'art, et qui, par leur lenteur,
Ont l'heureuse vertu d'enrichir un Docteur.

Mais n'allez pas chercher follement à connaître
Et leur nature intime, et ce qui les fait naître;
Utiles notions qu'on ne doit acquérir
Qu'autant que l'on voudrait promptement les guérir.
Évitez les dégoûts d'une étude importune,
Et suivez, sur ce point, la méthode commune :

Bouillons adoucissants, eau de veau, de poulet,
Et puis le lait d'ânesse, et puis le petit lait,
Et le régime doux, et les viandes bouillies,
Sans assaisonnement, ou tout au plus rôties,
Le poisson à l'eau sel, les fruits d'été fondants ;
Proscrivez sans pitié tous les mets échauffants,
Et les légumes secs, et la pâtisserie ;
Surtout point de ragoûts semés d'épicerie,
Point de thé, de café, de vin trop généreux ;
Toutefois, dans de l'eau, ce vin, si dangereux,
Peut bien être permis, mais seulement à table ;
Hors de là point de grâce à ce jus redoutable.
Joignez à ces moyens les bains, les frictions,
L'exercice en plein air, et les distractions ;
Romans du jour, dessin, musique, poésie,
Bals, concerts, opéra, société choisie ;
Et, comme vos rivaux, vanté, prôné, cité,
De mille endroits divers vous serez consulté.

VI.

Dans toute affection fâcheuse en apparence,
Dissimulez, feignez d'être sans espérance.
Affirmez que le mal est au-dessus de l'art,
Que l'on a réclamé vos soins beaucoup trop tard,
Qu'en un mot, si le ciel ne vient point à son aide,
Le malade mourra ; mais qu'il est un remède
Qui peut être efficace, employé promptement.
Prescrivez aussitôt quelque médicament
Dont l'effet ne pouvant entraver la nature,
Vous donne avec éclat tout l'honneur de la cure.

VII.

Si jamais, un client, d'un mal grave accablé,
Privé de tout repos, par la douleur troublé,
Voulait, dans sa frayeur, ou son impatience,
D'un Docteur éclairé consulter la science,
Bien que la maladie offre un pressant danger,
Faites que l'on appelle un Docteur étranger.
Quelque haute que soit sa science importune,
Il part, il ne saurait nuire à votre fortune;
Mais un concitoyen, par un brillant succès,
Auprès de vos clients pourrait avoir accès.

Toutefois, voulez-vous acquérir de la gloire?
A ce fier étranger arracher la victoire?....
Lorsque le bon conseil qu'il vous aura donné,
D'un succès éclatant se verra couronné,
Sans perdre un seul instant que votre esprit alerte
Joigne aux moyens prescrits une substance inerte,
Qui, ne pouvant troubler cet heureux mouvement,
Semble produire seule un si beau changement.

VIII.

Mais pour traiter un mal à d'autres soins rebelle,
Quoique peu grave au fond, si c'est vous qu'on appelle,
Gardez-vous de montrer par vos mains employés
Des moyens qu'on a vus par un autre essayés.

Affirmez hardiment qu'en mille cas semblables
Ceux que vous prescrivez ont été favorables,
Et qu'aux soins du Docteur qui vous a précédé,
Ce mal, qu'il connaît peu, n'aurait jamais cédé.

Mais si la maladie est fâcheuse, au contraire,
Vous l'abandonnerez aux mains du cher confrère,
Vous vous garderez bien d'être assez généreux
Pour le débarrasser d'un fardeau dangereux.

Peut-être les parents, sur votre renommée,
Pour calmer la douleur de leur âme alarmée,
Espérant de ce mal voir suspendre le cours,
Viendront-ils, tout en pleurs, implorer vos secours.
Vous vous plaindrez alors d'un retard trop funeste:

» Hélas! leur direz-vous, faible espoir qui me reste!
» Lorsqu'une affection s'est accrue à ce point,
» Elle entraîne à la tombe, et ne s'arrête point.
» Plût-à-Dieu, dans ce cas, maintenant incurable,
» Que j'eusse pu saisir le moment favorable !
» Car c'est là, dans notre art, un point fort important;
» Vous verriez le malade aujourd'hui bien portant.
» Toutefois, essayons, contre toute espérance,
» De réparer le mal qu'à causé l'ignorance. »

Alors vous aurez soin de vanter hautement
Quelque nouveau remède, un nouveau traitement,
Efficace, héroïque, heureux fruit de vos veilles,
Et qui, dans mille cas, a produit des merveilles
Après, si le client va voir les sombres bords,
Le confrère l'aura relégué chez les morts ;

Tandis que, s'il guérit, votre puissant génie
Aura seul ranimé le flambeau de sa vie,
Et ce brillant succès, en tout lieu répandu,
Rabaissera l'orgueil d'un rival confondu.

IX.

Voici, pour tous les cas, un moyen fort utile,
Bien qu'au premier abord il paraisse futile.
Sachez adroitement, auprès de vos clients,
La cause de leurs maux, légers, ou violents,
Ce qu'ils ont éprouvé, ce qu'ils sentent encore ;
Puis, non moins clairvoyant que le Dieu d'Epidaure,
Vous pourrez deviner en toute sûreté,
Et l'on admirera votre sagacité.

Qui ne sait parmi vous combien Erasistrate
S'illustra, de nos jours sa gloire encore éclate,
En découvrant le mal du jeune Antiochus ?
Ce prince infortuné, ce fils de Séleucus,
Se mourait en secret d'amour pour Stratonice.
Vainement, pour se rendre Esculape propice,
On avait fait fumer l'encens sur ses autels,
Dernier allégement des terreurs des mortels ;
Faible, décoloré, languissant sur sa couche,
Un nom mystérieux s'échappait de sa bouche....
Erasistrate était venu pour recueillir,
Ou son fatal secret, ou son dernier soupir....

Il se tait !.... Cependant, dans ce moment suprême,
Les yeux noyés de pleurs paraît celle qu'il aime.
Je ne sais quel pouvoir, s'attachant à ses pas,
Vient, au bruit qu'elle fait, arrêter le trépas.

Antiochus tressaille.... à son touchant langage
Une vive rougeur colore son visage,
Son cœur est agité des plus prompts mouvements....
Le médecin n'en peut compter les battements.

» Antiochus, dit-il, à quoi sert de vous taire?
» Du mal que vous cachez je connais le mystère....
» Vous aimez....—Séleucus, sauvez, sauvez ses jours!
» Oui, son père peut seul en rétablir le cours:
» Donnez-lui Stratonice, et qu'un doux hyménée
» A cet objet aimé joigne sa destinée,
» Il vivra.... » Séleucus, dans ce cruel moment,
D'un mot combla les vœux de ce discret amant.

Aussitôt, à l'élan de son âme ravie,
On voit se ranimer le flambeau de sa vie,
Et l'amour, cet amour qui le faisait mourir,
S'armant de traits plus doux, doit bientôt le guérir.

Il guérit, en effet; d'une action si belle
Erasistrate acquit une gloire immortelle;
Son nom, symbole heureux de la sagacité,
Par les maîtres de l'art tous les jours est cité.

Mais pour surprendre ainsi les secrets de la vie,
Il faudrait, éclairé du flambeau du génie,
Voir de nos élémens l'accord mystérieux,
Ou plutôt il faudrait être inspiré des Dieux.

Si donc un mal échappe à votre clairvoyance,
Si vous voyez faillir votre vaine science,
Je vous l'ai déjà dit, d'un client trop discret,
Sachez avec adresse arracher le secret.

X.

Cependant pour se faire un nom digne d'envie,
Rien ne peut surpasser la polypharmacie.
Il faut qu'une formule offre aux yeux étonnés
Au moins dix élémens forcément combinés,
Et qui, maudissant tous la main qui les rassemble,
S'irritent à l'envi de se trouver ensemble.
A leur nombre, à leur nom, à leur brillant aspect,
Un client, tout surpris, est saisi de respect,

Et, pour son médecin rempli de confiance,
Il vante, à tout propos, sa profonde science.

Il est utile aussi d'offrir de toutes parts
Auprès du patient vingt remèdes épars ;
Aposème excitant, potion purgative,
Toniques, astringents, tisanne apéritive,
Écorce de Winter, ipécacuanha,
Camphre, musc et rhubarbe, amome, quinquina;
Redoutables secours que la sage nature
Repousse fort souvent comme une grave injure,
Mais qui, pour un Docteur, sont de puissants moyens
D'acquérir des amis chez les pharmaciens.
Il s'affranchit aussi par là de toute crainte,
Sa réputation est hors de toute atteinte ;
Car, si le patient voit la mort arriver,
N'a-t-il pas employé tout pour l'en préserver ?

XI.

Parmi tous ces moyens choisissez les plus rares,
Les plus coûteux, surtout, comme les plus bizarres,
Ceux qui d'un nom brillant se trouvent revêtus;
C'est d'après tout cela qu'on juge leurs vertus.

Mais, appelant ici la prudence à votre aide,
Évitez avec soin de choisir un remède
Que vous verrez, malgré son efficacité,
Par quelque préjugé vivement rejeté.
Sans doute vous savez combien d'anomalies
Font souvent varier les mêmes maladies;

Si, par quelque accident, le malade mourrait,
Ce serait vous surtout que l'on accuserait.

XII.

Lorsque vous traiterez des affections graves,
Voyez si vos moyens n'essuîront point d'entraves.
Que jamais le hasard n'ait part à vos succès;
Que dans vos pronostics il n'ait jamais accès;
Agissez au flambeau de votre expérience,
Et ne compromettez jamais votre science.
Lorsque la guérison ne se peut obtenir
Sans risquer votre honneur, il faut vous abstenir.
Gravez dans votre esprit cet important principe.
Gardez-vous d'imiter l'audacieux Philippe,

Qui, pour guérir son roi d'un mal mortel atteint,
Brava toute l'horreur du plus cruel destin.

Alexandre volait de conquête en conquête,
L'Asie a sous son joug déjà courbé la tête,
Et, dans la Cilicie, on voit de toutes parts,
De ses soldats vainqueurs flotter les étendards.
Chaque moment ajoute un triomphe à sa gloire;
Tout fuit, ou se soumet; encore une victoire,
Celle qu'il se promet sous les remparts d'Issus,
Et la Perse est ravie aux mains de Darius.

Cependant le Cydnus, dans ces plaines arides,
Vient offrir à ses yeux ses eaux fraîches, limpides,
Dont les bords ombragés, à sinueux contour,

Les mettent à l'abri de tous les feux du jour.
Les vents sont assoupis ; l'atmosphère est brûlante ;
Alexandre, pressé par une soif ardente,
Inondé de sueur, descend de son coursier,
Et, séduit par ces eaux, s'y plonge tout entier.

Ausssitôt de ces lieux la nymphe courroucée,
Fait subir au héros une étreinte glacée
Qui, soudain, de son sang vient suspendre le cours.
Il se meurt.... on arrive ; on vole à son secours.
Par ses soldats en pleurs transporté dans sa tente,
Il est bientôt saisi d'une fièvre brûlante,
Qui, malgré la stupeur de son esprit troublé,
Lui laisse voir le mal dont il est accablé.

» Malheureux, disait-il, dans sa douleur extrême,
» Que vais-je devenir ?... en ce moment suprême
» Darius, qui fuyait mes pas victorieux,
» Deviendra moins timide, ou plus audacieux....
» Et peut-être, qui sait ? perdant toute ma gloire,
» Et servant d'ornement à son char de victoire,
» J'irai, chargé de fers, honteux, et confondu,
» Offrir à ses sujets Alexandre vaincu !
» Ah! Dieux... plutôt mourir!..» Alors, par un message,
On vient lui révéler qu'un funeste breuvage
Lui donnera la mort, et que son médecin,
De son intime ami, devient son assassin.

Au même instant Philippe à ses yeux se présente.
Un vase d'or contient la liqueur bienfaisante
Que ses mains ont formée, et qui peut le guérir...
Doit-il la repousser ?... ou bien veut-il mourir ?....

Il vide d'un seul trait la coupe sans mot dire,
Et donne au médecin l'écrit fatal à lire;
Voulant ainsi montrer que son cœur généreux
Ne sait point s'abaisser à des soupçons honteux.

Tout-à-coup il survient des symptômes terribles,
Sueur froide, pâleur, convulsions horribles....
Le médecin frémit..., et de sourdes rumeurs
Trahissent les soupçons qui sont dans tous les cœurs.
Dans les bras du mourant Ephestion s'élance;
Tous les chefs consternés attendent en silence
L'événement fatal.... Mais, fort heureusement,
A la crise succède un prompt soulagement.

Alexandre guérit, et cette réussite
De Philippe, à bon droit, rehaussa le mérite.
Mais un pareil honneur lui serait-il venu
Si le prince fût mort? que fût-il devenu?
Un supplice honteux, malgré son innocence,
Aurait bientôt puni cette folle imprudence,
Et son malheureux sort, qu'il n'eût pu prévenir,
Aurait servi d'exemple aux Docteurs à venir.

Suivez donc mon avis, réprimez toute audace;
Que dans des cas pareils votre cœur soit de glace.
Laissez à la nature un si grand embarras;
Qu'elle donne à son gré la vie ou le trépas.

XIII.

» Pour dissiper les maux d'une manière sûre,
» Que vos moyens leur soient opposés de nature. »
Ainsi parle Hippocrate en son style concis,
Et vous en connaissez l'aphorisme précis (1).
Mais depuis deux mille ans votre art, dans cette ornière,
Poursuit aveuglément sa marche routinière.
Il faut guider ses pas dans un autre chemin;
C'est la loi du progrès. D'ailleurs l'esprit humain
Pour tout ce qui le frappe a de la sympathie.
Suivez donc le sentier de l'homœopathie.
Ce système est nouveau; sa singularité

(1) *Contraria contrariis curantur.*

Peut aussi vous conduire à la célébrité.
Le mal et le remède ont semblable nature (1) :
Par les charbons ardents on guérit la brûlure ;
Dans le vomissement l'émétique employé,
Confond, par ses succès, l'esprit émerveillé.
Mais un fait qui, surtout, a droit de nous surprendre,
C'est que, dans tous les cas, l'atôme qu'on fait prendre,
Se montre d'autant plus doué d'activité,
Qu'il se trouve réduit à plus de nullité.

XIV.

Vous trouverez encor dans la psychologie,
Un champ non moins fécond ; c'est la *phrénologie.*

(1) *Similia similibus curantur.*

Attachez-vous aux pas de Broussais, ou de Gall,
Et parmi vos Docteurs vous serez sans égal.

Sans doute vous savez que leur fameux système
Détruit en nous le cœur, l'esprit, la raison même,
Et qu'il réduit notre être à quelques facultés
Siégeant dans l'encéphale en des lieux limités,
Qui selon le degré de leur exubérance,
Se trahissent, chacun par sa protubérance.
Mais vous savez aussi qu'au lieu de vérités,
On n'y trouve partout qu'erreurs, qu'absurdités.

L'être qui pense en nous, que la raison éclaire,
L'être dont l'unité forme le caractère,
S'y trouve converti, par un pouvoir nouveau,

En autant d'éléments qu'en contient le cerveau !....
Mais la matière alors régnant en souveraine,
Réglerait à son gré toute action humaine,
Et le libre vouloir qui nous fut départi,
A tous ses mouvements serait assujéti !....
Irrésistiblement poussé par l'encéphale,
Suivant, comme la brute, une route fatale,
L'homme se trouverait libre de tout devoir,
Et les lois contre lui n'auraient plus de pouvoir.

Toutefois ce système offre un air de science
Qui vous doit des clients gagner la confiance,
Pourraient-ils résister à cet art merveilleux
Qui rend le cœur humain visible à tous les yeux :
En montre les replis, en sonde les abîmes,
Et met à découvert les vertus et les crimes ?....

Ainsi sur l'occiput on voit représenté
L'organe si touchant de l'*amativité ;*
En revanche, en dehors, au-dessus de l'oreille,
La cruauté se plaît, l'amour du meurtre veille.
Malheur à l'imprudent qui, n'ayant rien prévu,
Ne pourrait fuir celui qui s'en trouve pourvu !
Ici, c'est la douceur ; là, c'est l'intolérance;
Là, la sobriété; plus loin l'intempérance;
En arrière l'on voit la *combativité ;*
Au-dessus apparaît l'*habitativité ;*
Enfin penchants divers, *facultés perceptives*,
Talent de comparer, *facultés réflectives*,
L'amour-propre, l'orgueil, la circonspection,
Tout en reliefs osseux a son expression.

Sans doute vous jugez, sans que je vous le dise,
Qu'il vous faut avec soin éviter la sottise,

Lorsque vous tâterez le crâne d'un client,
D'aller lui découvrir un penchant malveillant;
Parlez-lui de bonté, de douceur, de droiture,
De son ardent amour pour sa progéniture,
Et, de votre talent alors émerveillé,
Il doutera s'il rêve, ou s'il est éveillé.

Mais pour le sexe ayez encor plus de prudence;
Gardez-vous de parler de ruse, d'inconstance,
D'esprit capricieux et de méchanceté,
Ou bien de jalousie et d'infidélité.
Ne découvrez ici que des bosses aimables,
Celles des qualités qui rendent estimables.
Celle du cœur ne peut manquer de les charmer,
Car toute femme est tendre, et veut savoir aimer.
Ajoutez-y surtout la philogéniture,

Heureux don que jamais ne retint la nature!
Point de protubérance à sinistre penchant!
Donnez à chaque belle un attribut touchant;
Comblez tous leurs désirs; par un heureux partage,
Que chacune ait le lot qui lui plaît davantage.
Vous les verrez alors, d'un cœur reconnaissant,
Proclamer à l'envi votre renom naissant.

XV.

Puis-je oublier ici le fameux *mesmérisme*,
Qui revit aujourd'hui dans votre magnétisme?
Sans doute vous savez ses merveilleux effets,
Et, parmi vos Docteurs, les heureux qu'il a faits.
Il est pour Théagès une source féconde

De gloire et de profit, surtout dans le grand monde,
Élément naturel des sujets vaporeux,
Qui furent de tout temps des clients généreux.

Dans un lieu préparé par la main du mystère,
Une jeune beauté qu'un mal de nerfs altère,
Et qui n'a pu guérir par aucun traitement,
Dans un large fauteuil repose mollement.
Elle attend Théagès, dont la haute science
Doit d'un nouveau moyen faire l'expérience;
Et ce remède heureux, qui doit vaincre son mal,
Est ce que vous nommez *magnétisme animal.*
C'est un pur élément, un principe, un fluide,
Que la nature voile à notre esprit avide;
Et, quoique de nos jours vivement combattu,
Il n'en jouit pas moins d'une grande vertu.

Aussi, pour admirer la cure merveilleuse,
Des parents, des amis la foule curieuse,
Auprès de la malade a couru se ranger,
Croyant bientôt la voir libre de tout danger.
Plusieurs, dans leur espoir, vantent le magnétisme,
Exaltent la vertu de ce somnambulisme,
Où les médicaments sont prescrits à coup sûr;
Ils attestent Mesmer, Deleuze, Puiségur....
Toutefois, il en est qui montrent, sans scrupule,
Le sourire moqueur d'un esprit incrédule....

Mais Théagès paraît : un murmure flatteur
A la jeune malade annonce le Docteur.
« Ah! pardon, lui dit-il, je vous ai fait attendre.... »
Le reste est dit tout bas, et nul ne peut l'entendre.
Sans doute qu'à ses soins il veut la préparer,
Ou que sur son remède il doit la rassurer;

Une femme, on le sait, est timide, craintive....
A tous ses mouvements on la voit attentive....

Animé par la *foi*, la tendre *charité*,
Charmé par *l'espérance*, et plein de volonté,
Il fait naître d'abord de vives sympathies.
Les mains de la malade à ses mains sont unies;
Ses pieds touchent ses pieds; il presse des genoux,
Fixant sur ses beaux yeux les regards les plus doux.
Après, de haut en bas, et d'une main légère,
Il effleure avec art sa timide paupière,
Et parcourt lentement les séduisants contours
D'un beau corps façonné par la main des amours....
La malade est émue..... à peine elle respire;
Du tout-puissant fluide elle ressent l'empire,
S'agite.... et tout à coup, *succombant sous l'effort*,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

Alors on est témoin de cent et cent merveilles,
Qu'avec juste raison l'on nomme sans pareilles:
D'une distance immense elle voit les absents;
Un mur n'abrite point de ses regards perçants;
O prodige étonnant ! dans ce merveilleux somme,
Elle entend de Paris ce que l'on dit à Rome.
Mon témoignage ici ne peut être suspect.
Je l'ai vue !.... elle sait le latin et le grec,
L'histoire naturelle, ainsi que la chimie,
Et la physique aussi, même l'anatomie,
Et chacun, à bon droit, demeure tout surpris
De ce qu'elle sait tout sans avoir rien appris.

Que vous dirai-je enfin ?.... lisant au-dedans d'elle,
Elle fait de son mal la peinture fidèle,
Dit les médicaments dont il faut s'abstenir,

Fait connaître celui qui peut seul convenir,
Elle en fixe et le temps, et la forme, et la dose,
Elle en sait les effets, clairement les expose,
Prédit à quel instant viendra sa guérison;
Enfin, par un pouvoir que confond ma raison,
De son heureux Docteur, qui n'a plus rien à faire,
On la voit en tout point remplir le ministère.

Cependant ce sommeil qu'une *passe* a produit,
Par une *passe* aussi l'abandonne et s'enfuit.
Elle reprend ses sens, et son âme troublée
S'épanche en long regards sur toute l'assemblée.
Mais, de tout souvenir son esprit dépouillé,
Elle ne sait plus rien; elle a tout oublié.
Sa science s'enfuit, en ouvrant la paupière,
Comme un songe léger que chasse la lumière.

Je ne vous dirai point si la belle guérit;
Mais je sais qu'au Docteur la fortune sourit.
Et bien que des jaloux nomment charlatanisme,
Stratagème honteux, son heureux magnétisme,
A mille vaporeux prodiguant ce secours,
Son renom et ses biens s'accroissent tous les jours.

XVI.

A propos de vapeurs, il est bon de vous dire
Comment, dans certains cas, vous devez vous conduire.

Lorsque vous soignerez une jeune beauté
Dont les nerfs souffriront par leur mobilité,
Quoique, à dire le vrai, ses douleurs soient légères,
N'allez pas sottement les traiter de chimères ;
Elle veut qu'on la plaigne, et soutient que son mal
Parmi les maux divers ne trouve point d'égal.
Sachez entretenir cette heureuse manie ;
Vouloir la réprimer serait pure folie,
Et de vos vains discours, à coup sûr, tout le fruit
Serait, un beau matin, de vous voir éconduit.

Vous trouverez souvent de fausses vaporeuses,
Mais ne dévoilez point ces aimables trompeuses.

L'une vous soutiendra, brillante de santé,
Qu'elle se meurt d'excès de sensibilité.
A feindre tous ses maux c'est l'amour qui l'engage,
Elle veut ramener un époux trop volage.
Vous devez, par vos soins, seconder ses projets,
Si vous entendez bien vos plus chers intérêts.

L'autre, charmant objet, sensible et tendre mère,
Voudrait nourrir son fils.... mais elle lui préfère
Ses plaisirs, sa fraîcheur, ses appas séduisants....;
Elle feint d'éprouver des maux de nerfs cuisants;
Pour des objets si chers trahissant la nature,
Daignez favoriser sa touchante imposture.

Celle-ci, reléguée au fond d'un vieux château,
Où son cœur, pris d'amour pour un beau jouvenceau,
Dans de tendres langueurs nuit et jour ne soupire
Qu'après les lieux chéris où son amant respire,
Après avoir versé bien d'inutiles pleurs,
En spasmes simulés exhale ses douleurs.
Prescrivez le séjour qui pour elle a des charmes,
Et d'une tendre mère apaisez les alarmes.

Celle-là, jeune, vive, et d'un esprit mutin,
Lutte contre un mari bourru, jaloux, chagrin,
Cherche à le maîtriser par d'heureux artifices,
Et veut le rendre enfin docile à ses caprices.
Pour faire d'un époux un esclave soumis
Les vapeurs sont, je crois, un moyen bien permis.
Elle sait en user en femme fort habile;

Mais vous devez l'aider par votre esprit fertile.
Ainsi donc revêtez d'alarmantes couleurs
Et ses maux simulés, et ses feintes douleurs;
Vous verrez le mari, dans sa frayeur extrême,
Sous le joug de sa femme accourir de lui-même,
De vivre sous ses lois se croire trop heureux,
Et plus qu'elle, pour vous, se montrer généreux.

XVII.

Je dois encore, avant de terminer ce livre,
Vous donner deux conseils fort utiles à suivre.

L'amour de la patrie est un vain préjugé,
Dont un Docteur prudent doit être dégagé.
Ainsi, chez l'ennemi si Plutus vous appelle,
Gardez-vous à sa voix de vous montrer rebelle;
Lorsque ce Dieu commande, il doit être obéi,
Et l'honneur, pour ses dons, peut bien être trahi.

Sans doute vous avez présent à la mémoire
Ce trait qui d'Hippocrate accrut, dit-on, la gloire,
Lorsque, pour son pays, plein d'un beau dévoûment,
Il brava du grand Roi tout le ressentiment.

Des Perses la nombreuse et redoutable armée
Par la contagion se voyait consumée.
Artaxercès, tremblant lui-même pour ses jours,
De l'oracle de Cos implora le secours.
Il ordonna de joindre à ses humbles prières,
L'offre de ses trésors, et de villes entières....
Hippocrate n'y vit que des présents abjects,
Et sut tout refuser à l'ennemi des Grecs!....

Pour un être idéal que l'on nomme *Patrie*,
Vous n'imiterez point cette étrange folie.
La Patrie est partout; elle est, sans contredit,
Aux lieux où l'on rencontre et fortune, et crédit.

XVIII.

Enfin lorsqu'un client, empressé de vous plaire,
Viendra de tous vos soins vous offrir le salaire,
N'allez pas, dans l'élan d'un esprit glorieux,
Imaginer que l'art vous met au rang des dieux,
Et que les vœux du cœur, et la reconnaissance,
Doivent seuls de ces soins former la récompense.
Ces dieux, dont nous parlons, ne vivent que d'encens.
Mais vous, vous asservis à l'empire des sens
Qui furent départis à l'humaine nature,
Il ne vous suffit point de cette nourriture.
La générosité serait hors de saison;
C'est ce que par ma voix vous apprend la raison.

XIX.

Mais pour bannir ici tout sujet de litige,
D'un riche ameublement employez le prestige;
Un client, quelque prix qu'on pût lui demander,
Dans un salon doré n'oserait marchander.

XX.

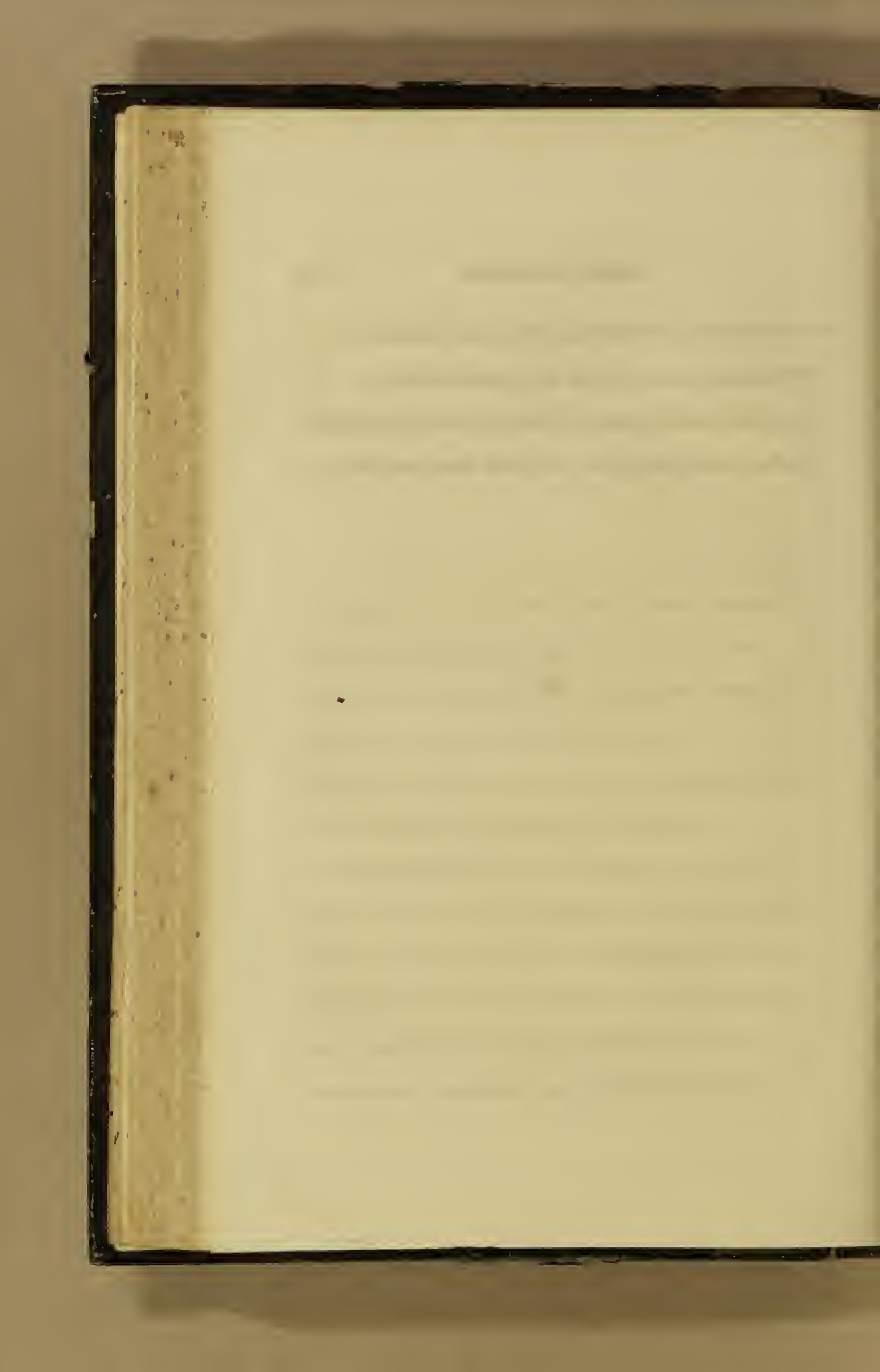
Telle est donc cette heureuse et facile carrière
Qui s'offre à votre ardeur; telle est cette lumière
Que ma muse répand au-devant de vos pas;
Sans doute la pudeur ne vous retiendra pas.

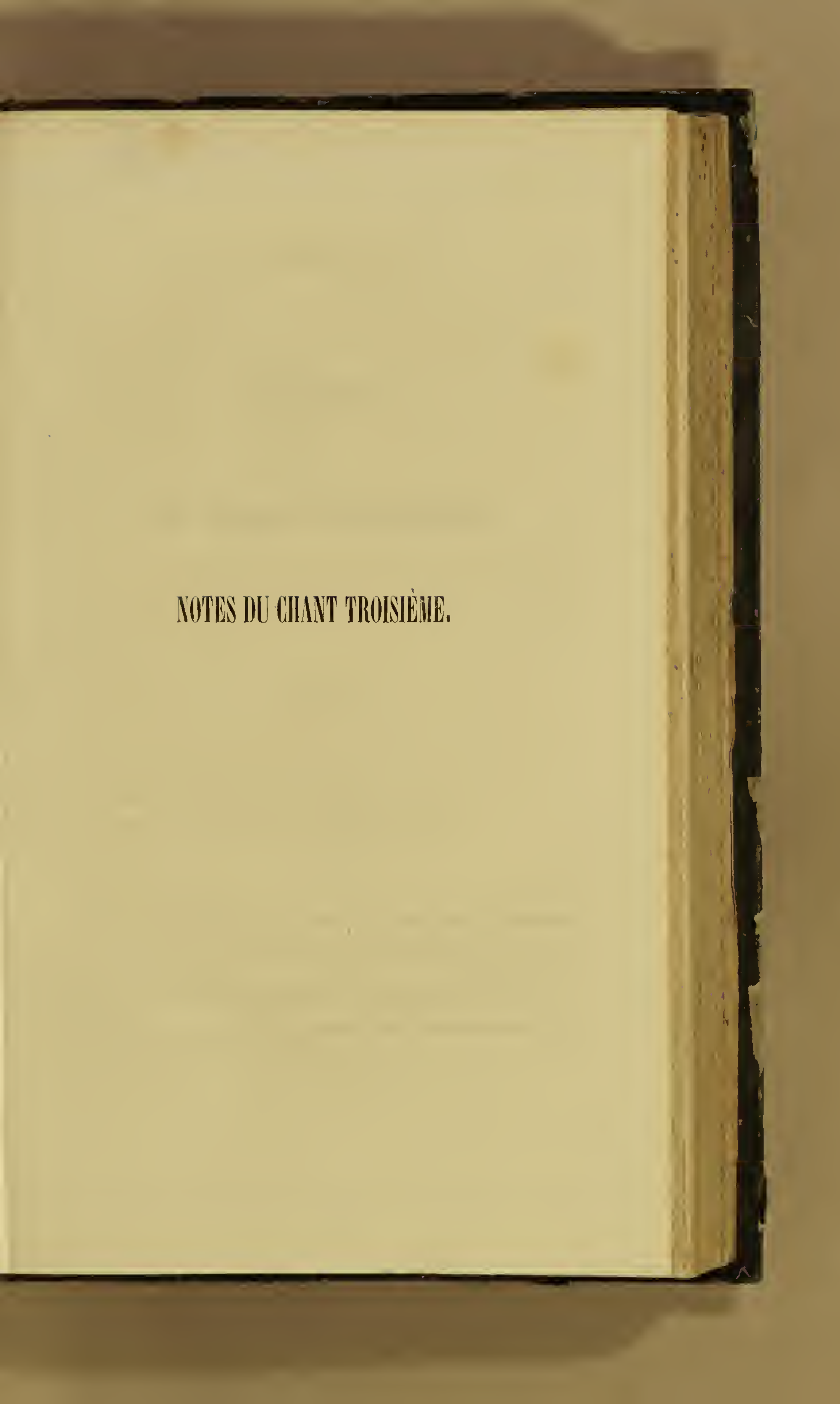
Qui pourrait hésiter, lorsqu'au siècle où nous sommes,
On a mis en honneur l'art de tromper les hommes,
Art qui, de faux dehors se montrant revêtu,
Sait usurper partout les droits de la vertu.

Voyez tous ces Docteurs dont la morale austère
Repousse avec horreur la ruse et le mystère,
Qui n'ont qu'un seul objet, remplis de charité,
Celui de soulager la triste humanité;
Dites! les voyez-vous jouir d'un sort prospère?...
Hélas! dans un état voisin de la misère,
Et comme leurs vertus, à l'oubli condamnés,
Leurs noms ne sont connus que des infortunés!...
Tandis que, de l'honneur franchissant les limites,
En observant les lois que ma muse a prescrites,
Usant adroitement des plus honteux moyens,
On acquiert du renom, on regorge de biens.

Ainsi donc, choisissez ; fixez vos destinées ;
N'attendez pas la fin de vos jeunes années ;
Et, d'un doute importun prompts à vous affranchir,
Sachez vivre indigents, ou bien vous enrichir.







NOTES DU CHANT TROISIÈME.



DU CHANT TROISIÈME.

NOTE Ire.

Ainsi lorsqu'un malade à vos soins se confie,
Feignez, adroitement, de trembler pour sa vie.

Page 161, vers 4 et 5.

Lisez attentivement et relisez cet excellent morceau, depuis le début du chant jusqu'à ces beaux vers ; peut-on donner, et avec plus de poésie, un plus excellent conseil ?... Que cette comparaison du guerrier et du médecin est spirituelle, et qu'elle est bien appropriée au sujet !

Je connais un bon nombre de ces médecins alarmistes, pour qui il n'est jamais, et pour cause, de maladie légère; qui, à la vue du patient pour lequel ils sont appelés, piétinent, ou frappent du pied le sol comme un cheval de bataille, et qui peignent tous les maux qu'ils traitent, des plus effrayantes couleurs. Selon eux, les plus légers symptômes ont toujours un certain degré de gravité. Dans les affections un peu intenses, quoique sans danger imminent, l'affectation d'une attention vive et soutenue, leur air d'inquiétude, leurs visites longues et multipliées, leurs paroles entrecoupées, leurs réponses évasives, et le plus souvent très-positives, répandent l'alarme dans toute la maison. Ceux qui entourent le malade sont saisis de frayeur; il ne peut lui-même se soustraire à ce sentiment par l'altération qu'il aperçoit sur tous les visages.

Mais, ou la cessation de tous les symptômes, hâtée par la béniguité de la maladie, ramène la joie; et l'heureux Docteur, objet de l'admiration des assistants, qui ne manquent jamais de répandre au-dehors sa grande expérience, acquiert bientôt la plus brillante réputation; ou bien le

malade passe les sombres bords, et chacun admire l'inconcevable sagacité du Docteur, qui avait su la prédire.

Je connais aussi quelques-uns de ces médecins candides de qui la vérité n'a jamais eu à se plaindre, et qui, ici surtout, les insensés ! auraient horreur d'une feinte qu'ils nomment criminelle, par ce qu'on s'y joue des douleurs humaines, et qu'elle pourrait produire les accidents les plus fâcheux. Mais quel fruit retirent-ils de la pureté de leur âme, et de leur sincérité ? l'estime de quelques clients, toujours fort rares : voilà tout. Quant à la fortune, elle les fuit, et elle a raison. Pourquoi prendre une route opposée à celle où elle les appelle ? tant pis pour eux ; je ne les plains pas.

NOTE II.

Témoignez au client beaucoup d'affection ;
Préparez la tisanne, ayez soin du bouillon ,
. . . .

Pages 163 , vers 7 et 8.

Que c'est bien là le médecin complaisant ! rien n'est oublié dans cet excellent tableau , le malade , les assistants, les enfants , la maman , les valets , le chien même ; tout le monde a son lot.

Remarquez les soins minutieux auxquels se livre le rusé Docteur , ceux qu'il prend de la tisanne , du bouillon , l'empressement affectueux qu'il témoigne au malade , et puis ce clystère , ce plaisant clystère , dont ce vers pittoresque ,

Descendez jusqu'au soin de donner un clystère ,

peint fidèlement l'humble administration , tout cela est d'une vérité frappante.

NOTE III.

Applaudissez, flattez ces belles raisonneuses,
Et vous n'aurez jamais de meilleures prôneuses.

Page 164, vers 11, 12.

Depuis que la science médicale court les rues, et que, par les soins des Docteurs dont je vous ai parlé dans les notes 14 et 15 du 2e chant, elle s'est répandue dans toutes les classes de la société, on rencontre une foule de gens de qui presque tous les secrets de l'art sont connus, et qui en discourent avec tant d'habileté, qu'ils réduisent au silence certains Docteurs de profession, lesquels n'osent plus s'y frotter.

Parmi ces savants se trouvent surtout beaucoup de femmes, dont l'esprit malin et un penchant irrésistible pour la contradiction, entraînent à la censure d'un pauvre Docteur, qui, le plus souvent, est forcé de se soumettre à

leurs décisions, sous peine de se voir en butte à leur animosité et à leurs sarcasmes.

Ce sont ces *belles raisonneuses* que je veux qu'un Docteur applaudisse et flatte, pour s'en faire de chauds partisans. C'est là un conseil très-important à suivre, car ces *femmes-Docteurs* ont la haute main dans la direction des soins que l'on donne aux malades, et exerçent une immense influence sur l'esprit des assistants. Malheur donc au médecin imprudent qui négligerait de les captiver!

NOTE IV.

. . . .

Tous ces moyens sont bons ; vous pourrez à loisir
Méditer sur celui que vous devez choisir.

Page 168, vers 11 et 12.

Médecins gais et plaisants, médecins sérieux, médecins silencieux, médecins bavards, voilà quatre classes de Docteurs qui, tous, trouvent amplement leur compte dans le

genre qu'ils ont adopté. La gaîté rend aimable et attire les clients ; l'air et le ton sévères imposent, relèvent le mérite, et commandent une sorte de respect ; le silence donne un air de savoir qui subjugue ; enfin le bavardage étourdit et entraîne. Toutes ces manières d'agir sont excellentes, et le jeune médecin ne doit se décider sur le choix qu'il doit faire, que d'après son goût et ses dispositions naturelles, et surtout d'après l'esprit et le caractère de ses clients.

NOTE V.

. . . .
Évitez le dégoût d'une étude importune,
Et suivez sur ce point la méthode commune.

Page 169, vers 9 et 10.

Cette méthode, véritable pont aux ânes d'un assez bon nombre de médecins, est un excellent moyen de se tirer d'affaire, dans les maladies chroniques surtout, d'une nature obscure, et que l'on ne pourrait éclaircir qu'à force de patience et de temps. Il n'est point ici question de décou-

vrir, par de longues et pénibles recherches, la nature intime du mal, les causes qui l'ont produit, les affections diverses qui peuvent le compliquer, et mille autres choses propres à éclairer sur le choix d'un traitement rationnel et efficace. Il s'agit seulement d'écrire une longue et brillante consultation, qui puisse laisser aller en paix le médecin et le malade, et faire gagner du temps. — Qu'arrive-t-il ensuite ? ou le malade guérit ; et alors honneur et gloire à la merveilleuse méthode. Mais, à la bonne nature, qui a fait les frais de la guérison, pas un mot, un seul petit mot de remercîment; ou bien il meurt.... mais impatient du joug auquel on l'a assujéti, fatigué, dégoûté d'un traitement long et pénible, mais nécessaire, il ne l'a pas suivi avec exactitude, et il est mort..... de son indocilité. Dans tous les cas le Docteur a tout à gagner, et n'a rien à perdre.

NOTE VI.

Gardez-vous de montrer par vos mains employés
Des moyens qu'on a vus par un autre essayés.

Page 173, vers, 11 et 12.

Sans doute !... suivre aveuglément la route tracée par un confrère, n'est-ce pas un aveu formel qu'on reconnaît sa supériorité, et qu'on lui cède le pas? D'ailleurs il y a là tout à perdre; et il n'y a rien à gagner. Si le malade meurt, sa mort vous sera attribuée; les parents, toutes les commères du quartier, ne manqueront pas de dire que vous n'avez pas agi comme vous auriez dû le faire, et, s'il guérit, le Docteur qui vous aura servi de guide en recueillera tout l'honneur.

En suivant mon conseil, vous aurez, au contraire, tout à gagner et vous n'aurez rien à perdre. La guérison sera votre œuvre, si elle arrive; et la mort, si elle a lieu, ne vous sera point imputée, car vous aurez grand soin d'en accuser le confrère ignorant, qui n'a pas connu le mal

dans le principe, et qui l'a laissé ainsi s'aggraver au point de le rendre mortel.

NOTE VII.

Sachez adroitement auprès de vos clients
La cause de leurs maux, légers, ou violents.

Page 176, vers 7, 8.

Ce moyen paraît très-facile; toutefois il exige beaucoup de finesse et d'habileté, et, lorsqu'il est adroitement employé, on en obtient un grand succès. C'est l'art de faire jaser son malade sans qu'il s'en doute, et de lui faire oublier tout ce qu'il a dit. Ensuite, et, après un temps plus ou moins long, selon les circonstances, on lui expose la cause de son mal, tout ce qu'il a éprouvé, tout ce qu'il éprouve encore, en ayant l'air de connaître tout cela à certains signes particuliers : et vous voyez alors le patient stupéfait, ouvrir de grands yeux, demeurer muet d'admiration, et s'extasier sur votre sagacité inconcevable.

NOTE VIII.

Parmi tous ces moyens choisissez les plus rares,
Les plus coûteux surtout, comme les plus bizarres,
Ceux qui d'un nom brillant se trouvent revêtus ;
C'est d'après tout cela qu'on juge leurs vertus.

Page 182, vers 1, 2, 3, 4.

C'est ce que vous voyez tous les jours chez le peuple, et même dans le grand monde, où cependant l'on se pique d'instruction et de lumières. Un remède qui est peu connu, dont on n'a jamais entendu parler, dont le nom est bizarre, le prix fort élevé, ou qui est plus ou moins rare, est toujours censé posséder une grande vertu. On doit surtout employer cette sorte de médicaments dans les cas qui ne sont graves qu'en apparence, et où la nature fait tous les frais de la guérison, en ayant soin, toutefois, de les administrer à des doses et avec des modifications telles, qu'ils ne puissent produire aucun mauvais effet.

NOTE IX.

Suivez donc le sentier de l'homœopathie...

Page 189, vers 10.

Les médecins homœopathes sont des êtres nouvellement créés, et cependant ils ne sont pas mal en train de prospérer. Aussi leurs rangs se grossissent-ils de brillants transfuges, voire de professeurs qui ont renié Hippocrate pour Hahnemann, et, nouveaux Judas, trahi leur maître, non pas pour les globules qu'ils prescrivent à leurs malades, mais pour les beaux et bons doublons qu'ils en retirent; car les homœopathes préparent eux-mêmes leurs atomes médicamenteux, vu que les pharmaciens, qui leur ont juré une haine implacable, les éconduisent, en leur riant au nez, lorsqu'ils se présentent dans leurs officines.

Voulez-vous savoir comment ces Messieurs agissent dans leurs opérations, et vous convaincre de la grande activité de leurs remèdes?

Écoutez :

Un homœopathe veut-il préparer, par exemple, des globules d'aconit ?

Il dispose d'abord à la suite les uns des autres, trente petits flacons contenant chacun 100 gouttes d'alcool, et il les étiquette numéros 1, 2, 3, 4, 5, jusqu'à 30.

Ensuite il laisse tomber, dans le flacon n° 1, une goutte de suc de la plante fraîche mêlé avec de l'alcool à parties égales.

Puis il prend une goutte du flacon n° 1, qu'il introduit dans le flacon n° 2.

Ensuite, il mêle une goutte du flacon n° 2 avec l'alcool du flacon n° 3, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il soit arrivé au flacon n° 30, dans lequel il introduit aussi une goutte du flacon n° 29.

Ce flacon n° 30 se trouve alors contenir ce qu'on appelle, en homœopathie, *la 30e dilution.* C'est avec une goutte du liquide qu'il renferme, que se forme le fameux globule médicamenteux, en en imbibant une substance inerte.

Le Docteur Héring, de Philadelphie, a été encore plus loin dans l'exiguité des doses, sans nuire à leur efficacité. Il a inventé une manière de procéder plus expéditive, et dont les résultats ne sont pas moins certains.

Il prend un petit flacon capable de contenir 150 gouttes d'eau, et dans lequel il en met seulement cent gouttes.

Ensuite, il y ajoute une goutte de suc d'aconit, il secoue *cinq à dix fois* le mélange, *ni plus ni moins*, et verse le tout.

Il y met de nouveau 100 gouttes d'eau, les secoue encore, et les verse comme la première fois.

Il renouvelle ainsi l'eau jusqu'à la 30e fois, et le dernier liquide, qui représente la 30e dilution du procédé

ordinaire, chargé du principe médicamenteux que les liquides précédents ont laissé sur les parois du vase, se trouve doué d'un *indicible activité.*

Aussi, si par l'emploi d'un ou de deux globules préparés avec cette dernière solution, il y avait empoisonnement, ce qui est fort à craindre à cause de la grande activité du remède, et de l'énormité de sa dose, il faudrait recourir promptement aux acides végétaux et au vin, comme Hahnemann le recommande.

J'oubliais de vous dire que les secousses que l'on imprime aux remèdes liquides dans leur préparation, et les coups de pilon que l'on donne aux médicaments solides, réduits en poudre pour en faire des globules en les mélangeant avec le sucre de lait dans les mêmes proportions que les substances liquides avec l'eau ou l'alcool, j'oubliais de vous dire que ces secousses et ces coups de pilon donnent d'autant plus d'activité aux remèdes, qu'ils sont plus prolongés et plus intenses.

Ainsi prenez bien garde, jeunes Docteurs; agissez avec

beaucoup de précautions dans ces préparations héroïques, mais si dangereuses, et proportionnez-en, avec un soin extrême, l'activité, aux cas divers que vous aurez à traiter, et à la sensibilité de vos malades...... il y a vraiment de quoi trembler, quand on y pense..... j'aimerais mieux mille fois y renoncer.

NOTE X.

Vous trouverez encor, dans la psychologie,
Un champ non moins fécond ; c'est la phrénologie.

Page 190, vers 10, 11.

O l'admirable chose que la phrénologie !!! que nous serions ingrats si nous méconnaissions tout ce dont nous lui sommes redevables !

Honneur et gloire au Docteur Gall, qui a bien voulu nous douer de vingt-sept organes ou facultés, car pour lui c'est tout un !

Honneur bien plus grand, gloire bien plus éclatante, à

notre Broussais, qui a surpassé son maître en générosité, et a bien voulu nous en accorder trente cinq! Voyez, si vous en doutez, sa phrénologie, et bénissez sa mémoire. Il y a progrès....; et qui peut savoir le nombre de facultés ou d'organes dont d'autres savants phrénologues pourront nous gratifier par la suite?..... espérons.....

Mais ce n'est pas là toute l'obligation que nous avons à la phrénologie. Pour ce qui vous concerne, je vous ai démontré dans l'admirable morceau que vous venez de lire, et dont les vers cités au commencement de cette note sont le début, tous les avantages que vous pouviez en retirer; je vais jeter ici un coup d'œil plus étendu sur cette belle science, et vous faire connaître tout le bien qu'elle pourrait procurer à la société.

Vous ne disconviendrez pas, sans doute, que si la phrénologie était généralement étudiée, et bien comprise, tous les membres du corps social, se connaîtraient parfaitement les uns les autres sous le rapport moral; d'où il suit nécessairement que, dans leurs relations réciproques, ils ne pourraient mutuellement se tromper, et que chacun vivrait dans la sécurité la plus parfaite; d'où il

faut encore conclure qu'il ne pourrait plus y avoir de débiteurs de mauvaise foi, de faux amis, de femmes infidèles, de plaideurs injustes; que la justice ne serait plus exposée à absoudre les coupables, et à condamner les innocents, etc., etc.

Supposez, en effet, qu'un phrénologue fut capitaliste, ou négociant, il saurait de suite à qui il a affaire, et ses marchandises ou ses fonds se trouveraient toujours solidement placés.

Voudrait-il contracter des liens d'amitié? il ferait venir le futur ami, le prierait de s'asseoir et d'ôter son chapeau, et s'il découvrait sur son crâne la protubérance n° 4 selon Broussais, n° 12, selon Gall, qui est celle de l'amitié, — suffit; vous êtes mon fait, lui dirait-il, touchez-là, dès ce moment c'est entre nous à la vie et à la mort. — Et il pourrait se fier à lui en toute sûreté.

Lui viendrait-il en tête de prendre femme? il n'aurait qu'à chercher sur sa prétendue les protubérances craniènes numéros 3, 12, 24, 26, selon Gall, qui sont celles de la

docilité, de l'attachement, de la douceur, de la théosophie, et numéros 2, 4, 13, 16, selon Broussais, qui sont les expressions de la *philogéniture*, de *l'affectionivité*, de la bienveillance, de la conscience, et, s'il les trouvait, il pourrait dormir sur les deux oreilles.

Serait-il avocat? il n'aurait plus à craindre d'avoir de mauvaises causes à plaider, et, sans nul autre examen que celui du crâne de ses clients, il se convaincrait de leur bonne ou de leur mauvaise foi.

Enfin serait-il juge!.... oh! s'il était juge, ce serait bien autre chose. Il ne serait plus condamné à entendre les plaidoiries soporifiques de tant de lourds et ennuyeux avocats, et à se frotter si souvent les yeux, ou à avoir recours si fréquemment aussi à sa tabatière, pour repousser ce sommeil si importun qui l'assaille avec tant d'opiniâtreté pendant les débats; il n'aurait qu'à faire comparaître l'accusé devant lui, et s'il offrait la protubérance criminelle, tout serait fini, le jugement serait rendu.

L'accusé aurait beau s'écrier : — « Mais, M. le Président, j'ai entendu dire qu'un médecin célèbre de nos » jours, qui est, je crois, le Docteur Magendie, avait » découvert, entre le cerveau et le crâne, l'existence d'un » liquide qu'il a appelé *encéphalo-rachidien*; lequel liquide » empêche nécessairement le contact immédiat de l'un et » de l'autre. Si cela est vrai, et c'est ce qu'il faudrait vé-» rifier, il est impossible que le premier, c'est-à-dire, le » cerveau, puisse agir directement sur le second, c'est-» à-dire sur le crâne, et y déterminer la protubérance » que vous croyez apercevoir sur le mien. D'où il faut con-» clure que cette protubérance n'existe pas, ou ne dépend » point de l'influence cérébrale; donc...... »

« Peste! l'ami, dirait le juge, en l'interrompant brus-» quement, comme vous dégoisez !... qui vous a appris » toutes ces belles choses ?.... Où avez-vous puisé toutes » ces balivernes.... auxquelles on ne comprend rien, et » moi tout le premier ?.... Mais dites-moi, tout cela fait-» il que vous n'ayez pas la bosse maudite ?.... »

L'accusé aurait beau répliquer, et dire : « cette bosse » que vous croyez voir, ou que vous voyez, si vous vou-

» lez, M. le Président, peut être l'effet d'une chûte que « j'ai faite dans mon enfance.... » — « A d'autres! » — » J'ajouterai que j'ai eu, il y a quelques années, puisqu'il » faut l'avouer, une de ces maladies honteuses qui, lors- » qu'elles sont invétérées, tuméfient les os du crâne; et » il est possible que.... « — « Sornettes que tout cela! » — « Mais, M. le Président, vous ne disconviendréz pas » qu'une foule de gens, tous très-honnêtes, offrent la » même protubérance, et.... » — « Tra-là-là!... impos- « sible? Gall l'a dit, Spurzheim l'a dit, Broussais l'a dit, » tous l'on dit. » — « Et que vous-même, M. le Prési- » dent,... » — « Insolent! » — « Vous.... » — « Imperti- » nent!... » — « Vous pourriez.... » — « Silence!.... — « Avoir la protub...... » — « Taisez-vous!..... » — « Je veux dire la protubérance du.... » — « Paix! vous » dis-je... » — « Sans que pour cela.... » — « Gendarmes! » ramenez l'accusé. —

Et l'affaire serait vidée.... ne serait-ce pas admirable?

Ainsi un barbier pour raser le crâne des accusés, des doigts assez sensibles et des yeux assez bons pour y découvrir toutes les protubérances phrénologiques, plus un

exemplaire du code pénal, voilà ce qui suffirait pour rendre la justice; manière d'agir, au reste, prompte, expéditive, économique, et surtout à l'abri de l'erreur.

Toutefois je craindrais bien que Messieurs les avoués, et surtout Messieurs les avocats, ne s'y opposassent avec acharnement; et ils ne manqueraient pas sans-doute, selon leur louable habitude, de mauvaises raisons à faire valoir.

Ils s'efforceraient d'abord, les rusés!, d'intimider Messieurs les juges, et de leur faire accroire que des bosses singulièrement variables, difficiles à constater, et sur lesquelles les phrénologues eux-mêmes ne sont pas d'accord, ne peuvent servir de base à des jugements qui intéressent l'honneur et la vie des hommes. Ensuite, ils chercheraient à les embarrasser par des arguments formidables en apparence, mais qui, en réalité, me semblent de peu de valeur.

Ainsi, dans le débat d'une affaire criminelle, d'une accusation de meurtre, par exemple, un avocat, avec un air de conviction profonde, viendrait dire aux juges :

« Messieurs,

» Nul n'est coupable d'un délit ou d'un crime, sans
» qu'il ait bien voulu le commettre; d'où il suit que c'est la
» *volonté* qui constitue la *culpabilité*.

» A la vérité, mon client possède cette malheureuse
» protubérance qui indique si évidemment le penchant
» au meurtre; penchant qui l'a entraîné, j'en conviens,
» à commettre le crime dont il est accusé.

» Mais cette protubérance, il ne la tient pas de lui-
» même : il ne la point recherchée, il ne l'a point de-
» mandée. Bien plus, si on la lui avait offerte, ou si l'on
» avait exigé son consentement avant de l'en douer, à coup
» sûr il l'aurait refusée... Que dis-je, refusée? il l'aurait
» repoussée avec horreur!.... S'il l'a, c'est donc malgré
» lui qu'il la possède, et si elle l'a entraîné, par sa
» puissance irrésistible, mon client n'a été qu'un instru-
» ment qui a exercé une action purement automatique,
» et, par conséquent, il a agi indépendamment de sa
» volonté.

» Or, c'est la volonté qui, comme je l'ai démontré,
» constitue le crime, et ici la volonté n'existe pas ; donc
» mon client n'est pas coupable. »

L'insolent !....

Dans une autre affaire, analogue à la précédente, un autre avocat se lèverait, et dirait :

« Messieurs les juges,

» Ou mon client possède la protubérance accusatrice,
» ou il ne la possède pas.

» S'il la possède, je vous oppose l'argument de mon
» confrère, et l'accusé ne saurait être condamné ;

» S'il ne la possède pas, la cause directe du crime,
» *celle qui doit et peut seule* le produire, n'existant pas,
» son effet, évidemment, n'a pu avoir lieu ; donc mon
» client doit être absous. *Dixi.* »

L'impertinent !...

Messieurs les juges ne manqueraient pas sans doute de bonnes raisons pour rétorquer ces misérables arguments ; aussi je soutiens de plus belle, que la phrénologie est une science admirable.

NOTE XI.

Puis-je oublier ici le fameux mesmérisme,
Qui revit aujourd'hui dans votre magnétisme ?

Page 195, vers 8, 9.

Je ne veux point vous parler du *magnétisme-science*, ni des savants désintéressés qui l'étudient pour faire des applications utiles de ce principe inconnu qui réside au-dedans de nous, et qui produit des effets si merveilleux et si incontestables. Ceux-là je les laisse dans leur étude, où ils ne trouveront pas grand profit, et je ne vous conseille pas de les imiter.

Mais je veux signaler à votre admiration les magnétiso-

floueurs, les Robert-Macaires de l'art, les habiles du métier, qui exploitent avec tant d'avantages cette branche de la physique animale.

Une bonne somnambule, car ce sont les femmes qu'ils choisissent de préférence, soit parce qu'elles sont plus *clairvoyantes*, soit parce qu'elles ont le caquet plus affilé, une bonne somnambule, vraie ou fausse, leur suffit. Avec un pareil sujet, il n'y a point de maladie, quelque grave qu'elle soit, qu'ils ne puissent mener à heureuse fin. La somnambule leur en indique la nature, le siége, le traitement, avec la précision la plus grande.

La consultation faite, le malade plein de joie, paye grassement le magnétiseur, qui paye à son tour la somnambule, et tout le monde s'en va content.

Quant à la guérison, j'ignore si elle arrive. Si vous êtes curieux de le savoir, allez le demander aux malades, qui vous le diront, sans doute, s'ils ne sont pas partis pour aller rejoindre leurs aïeux.

NOTE XII.

Et de vos vains discours, à coup sûr, tout le fruit,
Serait, un beau matin, de vous voir éconduit.

Page 202, vers 9 et 10.

Avis précieux pour les jeunes Docteurs inexpérimentés, qui, pleins de simplicité et de candeur, voudraient persuader à une jeune et jolie vaporeuse, qu'elle n'est point malade, quoiqu'elle se porte bien.

NOTE XIII.

A feindre tous ses maux, c'est l'amour qui l'engage ;
Elle veut ramener un époux trop volage.
Vous devez, par vos soins, seconder ses projets,
Si vous entendez bien vos plus chers intérêts.

Page 203, vers 3 à 6.

Conseil très-louable sans doute..... point de grâce à ces ingrats de maris, à ces légers, à ces volages !.... Il faut que la leçon soit forte ; ne les épargnez pas ; ils le méritent bien ; c'est de toute justice.

NOTE XIV.

. . . .

Pour des objets si chers trahissant la nature,
Daignez favoriser sa touchante imposture.

Page 203, vers 11 et 12.

Allons ! allons ! cela doit être permis. Une pauvre mère qui brule du désir de nourrir son fils, mais qui, en conscience, ne le peut.... faudrait-il l'abandonner aux exigeances d'un mari barbare qui veut qu'elle se sacrifie, qu'elle s'immole, la malheureuse femme ?.... oh ! non, non.

Un enfant est un objet bien précieux sans doute.... Mais des charmes qu'il faut conserver, des plaisirs dont on a la douce habitude, et dont on ne pourrait se priver sans.... que sais-je ?.... sans.... mourir peut-être ; n'est-ce rien que tout cela ?..... et un Docteur, quelque insensible qu'il fut, pourrait-il résister aux pressantes sollicitations de cette bonne mère, et s'empêcher de donner les mains

16.

à ses projets ?.... il aurait sucé le lait d'une tigresse qu'il n'y tiendrait pas ; j'en suis sûr.

NOTE XV.

Prescrivez le séjour qui pour elle a des charmes,
Et d'une tendre mère appaisez les alarmes.

Page 204, vers 7, 8.

Appaiser les alarmes d'une mère !.... Est-il rien de plus doux, de plus méritoire ?.... que la jeune fille en profite, tant mieux pour elle ; mais c'est la mère désolée, la mère tout en pleurs, qu'il faut considérer ici ; ce sont ses douleurs qui doivent être, et seront, sans doute, votre premier mobile. Ensuite, si vous y trouvez un double profit.... ma foi.... tant mieux, cela n'est point à dédaigner.

NOTE XVI.

Pour faire d'un époux un esclave soumis,
Les vapeurs sont, je crois, un moyen bien permis.
Elle sait en user en femme fort habile ;
Mais vous devez l'aider par votre esprit fertile.

Page 204, vers 13 et suivants.

Qui pourrait ici trouver à redire? un mari vieux, jaloux, bourru, chagrin, exerce un tyrannique empire; n'est-ce pas un acte de justice que de le forcer à abdiquer sa puissance, et à devenir esclave soumis de celle qu'il tourmente avec tant de cruauté?

D'un autre côté, une femme jeune, jolie, opprimée, succombe sous le poids d'un joug aussi pénible qu'il est injuste; c'est une pauvre et innocente victime qu'il faut sauver.... n'est-ce pas là, je vous le demande, une œuvre de charité comme jamais il en fut? est-il un dessein plus beau, plus noble, plus généreux, plus louable?....

Je promets au jeune Docteur qui le conduira à heureuse fin, le cœur de toutes les femmes, et la plus aimable clientelle qui se puisse imaginer.

NOTE XVII.

L'amour de la patrie est un vain préjugé
Dont un Docteur prudent doit être dégagé.

Page 206, vers 1 et 2.

La patrie est partout. Ne sommes-nous pas tous enfants d'Adam, et la terre n'est-elle pas notre patrie commune? que signifie donc cette distinction puérile de patries diverses, et ce sentiment plus puéril encore, d'amour de son pays?

Oui, j'ai raison,

La patrie est partout; elle est, sans contredit,
Aux lieux où l'on rencontre et fortune et crédit.

Page 207, vers 11 et 12.

NOTE XVIII.

Un client, quelque prix qu'on pût lui demander,
Dans un salon doré n'oserait marchander.

Page 209, vers 3 et 4.

Rien n'est plus vrai ; j'en atteste tous les riches Docteurs, qui en font chaque jour l'expérience. Le client, ébloui par tout ce qui l'entoure, muet d'admiration et de respect, comme fasciné, délie promptement sa bourse, et paie sans dire mot.

Oui, je le soutiens, un riche ameublement est un moyen obligé, dans l'état actuel de la science, et sans lequel un pauvre Docteur ne pourra éviter des querelles interminables, ou qui se résoudront toutes à son détriment, par un rabais plus ou moins considérable. Avec le luxe que je lui recommande, il fermera la bouche aux plus récalcitrants ; que dis-je ? il les rendra doux, et les plus généreux du monde.

N'est-ce pas là bien connaître le cœur humain ? Dites ! et n'êtes-vous pas remplis d'admiration pour mon œuvre ?

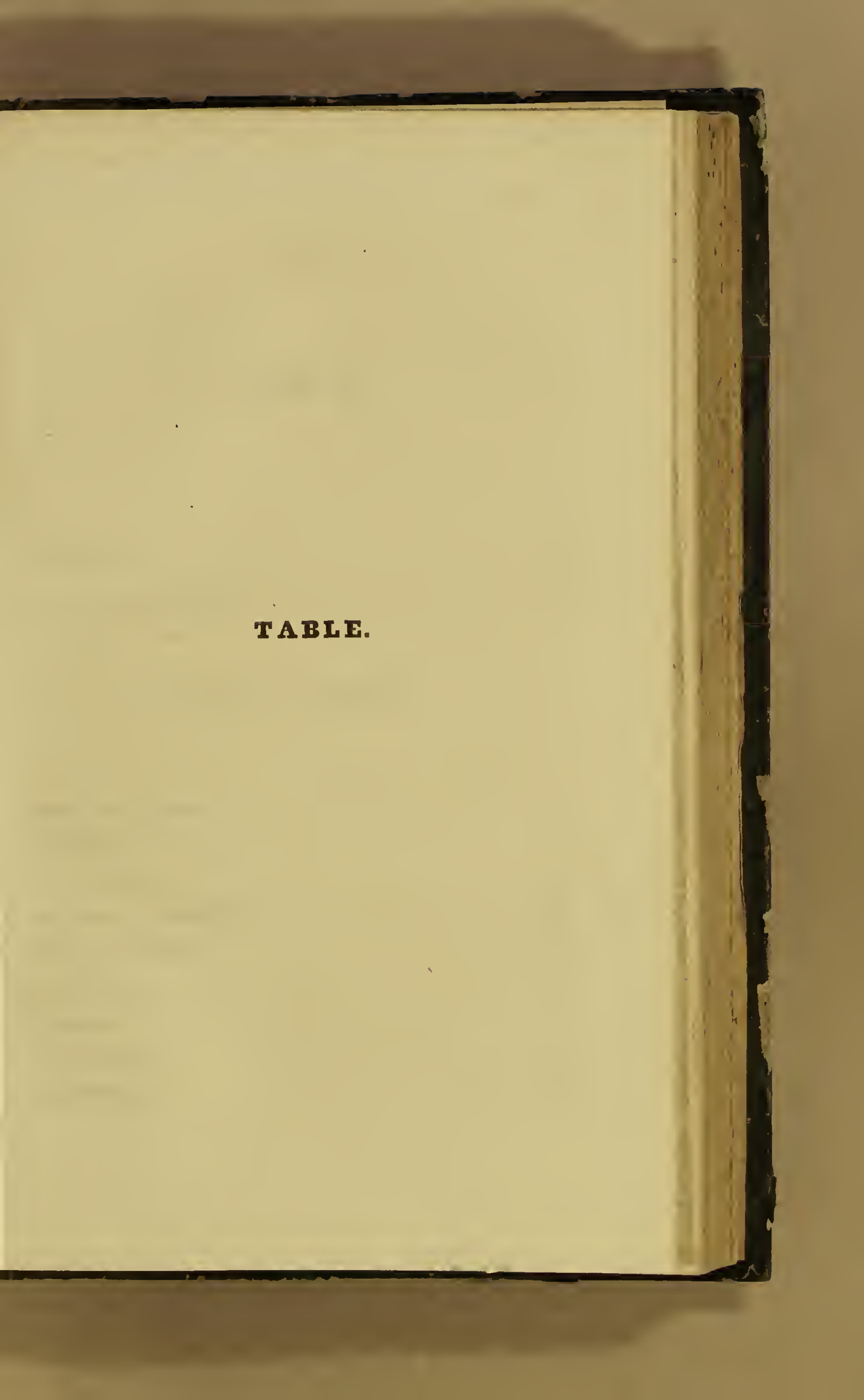


TABLE.

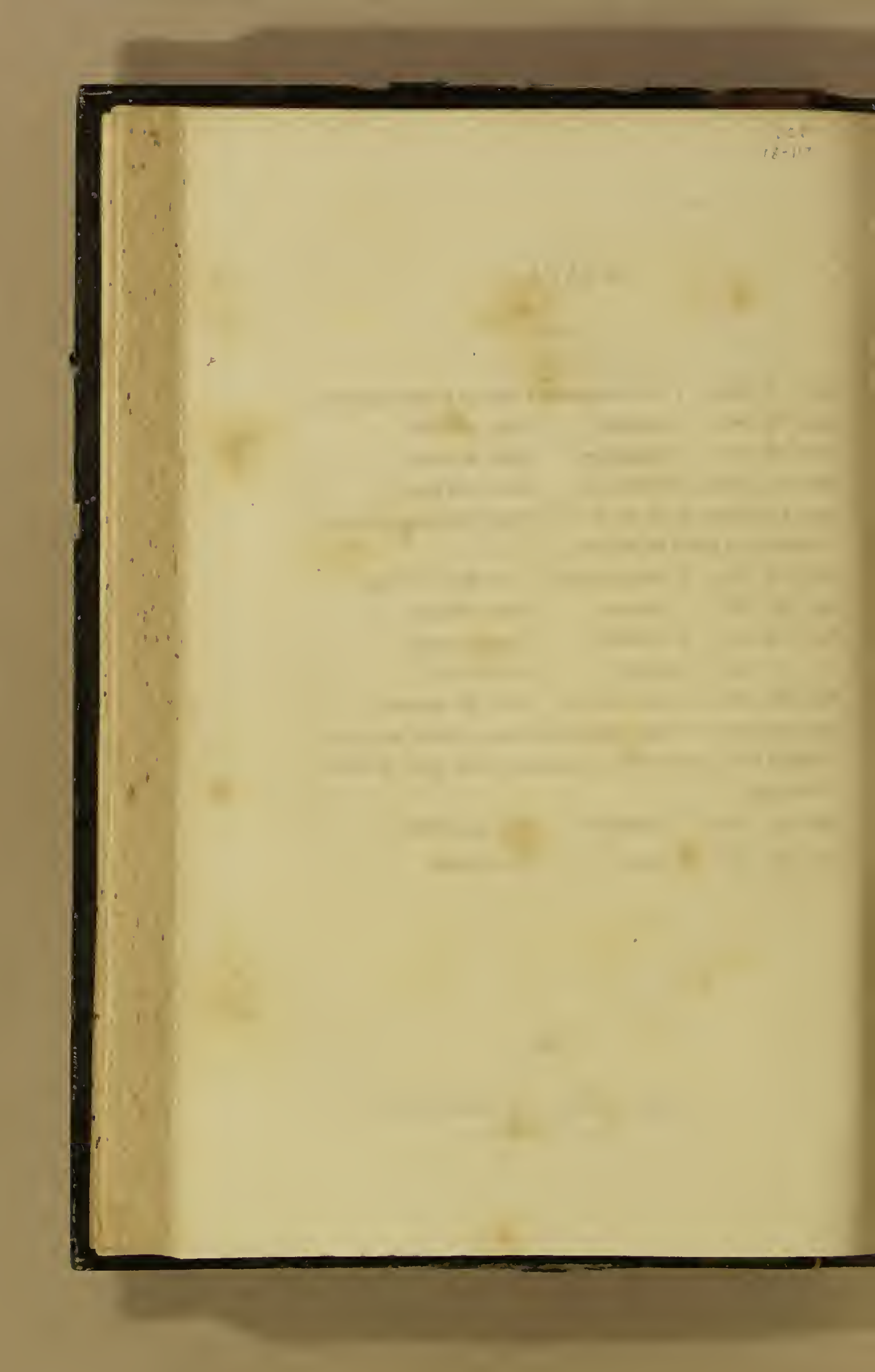
TABLE.

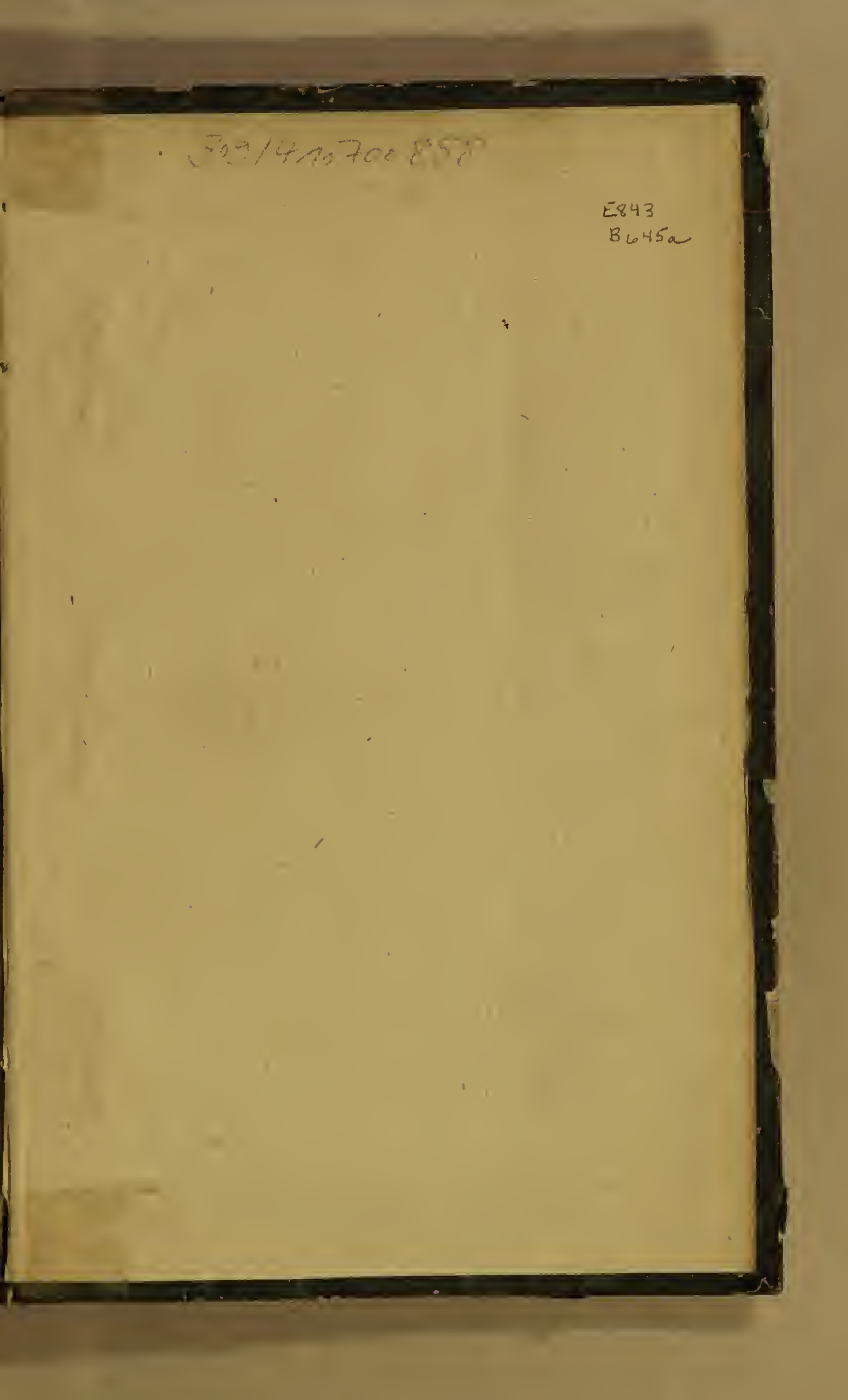
CHANT PREMIER.

CHANT DEUXIÈME.

CHANT TROISIÈME.

FIN.




E843
B645a

